

Institut Veolia Environnement

Symbolique et culture de l'eau

Mohamed Larbi Bouguerra

Directeur de la Publication : Georges VALENTIS *Délégué général*
de l'INSTITUT VEOLIA ENVIRONNEMENT

Responsable de l'Édition : Carol-Anne de CAROLIS *Directeur de*
la Valorisation de l'INSTITUT VEOLIA ENVIRONNEMENT

Assistante : Monique FOURDRIGNIER

Suivi d'édition et mise en pages : PRODUCTIONS 108

Symbolique et culture de l'eau

Mohamed Larbi Bouguerra

Mohamed Larbi Bouguerra

Né en Tunisie, M.L.Bouguerra a suivi des études de géographie, de psychopédagogie à l'Université de Southern California à Los Angeles (USA) et a obtenu un doctorat d'Etat ès sciences physiques en 1967 à La Sorbonne à Paris (France). Attaché de recherche à l'INSERM (Hôpital de Créteil), assistant à la Faculté de médecine de Paris, il est nommé par la suite, professeur à la Faculté des Sciences de Tunis où il enseigne la chimie organique et la chimie de l'environnement. Il a été, tour à tour, directeur de l'Institut technologique d'art, d'architecture et d'urbanisme de Tunis et directeur de l'Institut national de la recherche scientifique et technique de Tunisie. Ancien Directeur de recherche associé au CNRS, il est actuellement Professeur associé à l'Université Internationale francophone Senghor d'Alexandrie. Consultant auprès de l'OMS (Ecotoxicologie) et de l'UNESCO, Mohamed Larbi Bouguerra est en charge du Programme mobilisateur eau de l'Alliance pour un monde responsable, pluriel et solidaire.

Il a publié une dizaine d'ouvrages dont « Les batailles de l'eau. Pour un bien commun de l'humanité », Editions de l'Atelier, Paris, 2003 et « La consommation assassine ou comment le mode de vie des uns ruine celui des autres. Pistes pour une consommation responsable » (traduction et adaptation de l'américain), Editions Charles-Léopold Mayer, Paris, 2006.

Remerciements

L'auteur tient à exprimer sa gratitude et sa reconnaissance aux responsables de l'Institut Veolia Environnement qui ont suggéré cette recherche et permis sa réalisation.

Mohamed Larbi BOUGUERRA

Table des matières

Introduction	5
Mythes, cosmogonies, symbolique et culture de l'eau	9
L'eau : « materia prima » de toutes les idéologies	9
Mythes et symboles : des besoins fondamentaux	11
Survivance et permanence des pratiques culturelles liées à l'élément liquide	13
La symbolique africaine de l'eau et ses retombées	16
Le rôle des croyances dans la protection de l'environnement	19
L'eau est partout présente	20
Autres cieux, mêmes pratiques.	22
Les contes et les fêtes, révélateurs de la culture de l'eau	24
Les fêtes de l'eau	26
L'eau et l'imaginaire	28
L'eau dans le Coran : symbolique et fondements d'une culture de l'eau	33
L'eau dans le Coran	34
L'eau et la Vie Eternelle	37
Une religion qui ne peut se passer de l'eau	39
Culture de l'eau et questions pratiques	43
Eau : culture et civilisation	49
La culture de l'eau, hier et aujourd'hui	50
Eau, environnement et société	53
La maîtrise de l'eau : un enjeu collectif	55
Des usages de la culture de l'eau	58
Conclusion	63
Annexes	65

Les propos contenus dans ce document n'engagent que leurs auteurs et en aucune manière l'Institut Veolia Environnement ou l'institution à laquelle appartiennent les auteurs.

© Institut Veolia Environnement - Statut légal : Association Loi 1901

ISSN 1768-3416

Introduction

La plupart des religions, croyances, philosophies et visions du monde ont valorisé l'eau : baptismale, lustrale, bénite, vitale, purificatrice...

En Inde, une des cinq manifestations de Shiva a lieu dans l'eau car si ce grand dieu de l'hindouisme – à côté de Brahma et Vishnou – symbolise les forces de destruction, il n'en fait pas moins œuvre de régénération. Ambivalence de l'eau et de ses représentations. Il en résulte que l'eau est sacrée en Inde et on y respecte le caractère divin des fleuves et, en période de sécheresse, écrit M. David Anoussamy, Président honoraire de la Cour Suprême de Madras : « *L'invocation du dieu de la pluie a encore la faveur de la population. Même les gouvernements de certains Etats invitent tous les temples à organiser des prières. De la part de la population des sacrifices et des rites les plus insolites sont accomplis avec persévérance jusqu'à ce que l'eau finisse par tomber du ciel* ».

Il en résulte, ajoute cet auteur, que l'idée des ingénieurs de relier les fleuves surabondants du nord du pays avec ceux du sud souffrant d'une pénurie chronique d'eau au moyen d'un gigantesque réseau de canaux, flatte le sentiment religieux des Indiens qui voient ainsi toutes les divinités du panthéon indien réunies et auront, à portée de main... l'eau du Gange et celle de la Cavéry.

On verra par la suite que l'homme ne dissocie guère la sphère physique de la technique et la sphère de l'histoire humaine, en Inde comme ailleurs, l'eau est un révélateur de bien des préjugés, des présupposés des hommes et de leur organisation sociale.

Pour autant, le concept valorisant l'eau a ainsi traversé les siècles. Et si l'on voit au Louvre la statue du dieu Horus versant de l'eau sur le Pharaon au cours d'une cérémonie de purification, on ne peut manquer d'être frappé par la photographie qui s'étale sur pratiquement toute la page du *Financial Times* (30-31 octobre 2004) : l'ex-roi du Cambodge, Norodom Sihanouk versant de l'eau bénite sur le nouveau souverain, son fils Norodom Sihamoni, à l'occasion de son couronnement.

Ce legs millénaire concernant l'eau continue, on le voit, à dicter à bien de nos contemporains leur attitude voire leur révérence et leur vénération pour cet élément. Ainsi, les évêques catholiques de Californie ont signé une lettre pastorale en mai 1999 appelant au respect du fleuve Columbia car il est un « *élément moteur de la vie spirituelle de la région... qui ne doit pas être considéré uniquement comme une bête de somme de l'économie* » (*Los Angeles Times* du 08 mai 1999). Dans le même ordre d'idées, rendant compte récemment du livre « *Le Nil* » de Robert Collins, Robert Rot-

berg, de l'Université Harvard de Boston, intitule ainsi sa recension dans le *Christian Science Monitor* : « *Le Nil n'est pas seulement un fleuve* » mettant en lumière le rôle nourricier de cette voie d'eau pour tant de brillantes civilisations. On pourrait en dire autant du Gange, de l'Indus, du Jourdain...

Prégnance de l'histoire qu'il faut dégager et mettre en lumière dans le monde contemporain pour se comprendre mutuellement et éviter mésententes, incompréhensions et conflits liés à l'eau avec leur triste cortège de victimes, de réfugiés, de souffrances et de tragédies comme l'illustre hélas ! à l'envi l'actualité.

Cette symbolique se retrouve aussi dans les pratiques et les savoirs traditionnels que ce soit au Maroc, au Népal ou sur les plateaux andins comme elle conditionne notre environnement et poursuit un dialogue continu entre l'histoire et les mythes et nos réalités quotidiennes. Cette symbolique est ainsi inscrite dans l'histoire, l'architecture, l'urbanisme et la toponymie du nord de la France par exemple comme le montre l'ouvrage d'André Guillaume « *Les temps de l'eau. La cité, l'eau et les techniques* » (Champ Vallon, Seyssel, 1983) qui a étudié le cas de Beauvais, d'Auxerre, de Rouen, de Soissons... et qui écrit : « *Des quatre éléments qui structurent notre imaginaire social, l'eau est sans doute le plus fondamental – origine de toute chose et ultime égalisateur. L'histoire des techniques et, plus précisément, l'histoire de l'urbanisation occidentale possèdent un excellent révélateur avec les problèmes multiples liés à cette gestion de l'eau. A cet égard mythe et histoire matérielle et sociale mêlent leurs reflets dans le miroir que constitue le réseau hydrographique urbain* » tant il est vrai comme le postule Campbell que les mythes nous aident à percevoir et à élaborer notre conscience collective sur le plan de la construction du discours et celui des insertions de l'expérience. De fait, le mythe et le symbole constituent des besoins fondamentaux de l'être humain à travers lesquels il exprime son imaginaire d'abord et sa pensée symbolique ensuite. Ils lui permettent d'affronter les problématiques majeures de la Vie, de la Mort et du Devenir comme celles du sacré, du profane, de l'interdit et du licite. L'eau est souvent le vecteur sinon l'interprète de cette pensée.

En réalité, l'eau est l'élément autour duquel se dévide l'écheveau de pratiquement toutes les croyances – de l'Égypte ancienne en passant par les animistes et l'Islam même quand elles esquivent les questions relatives à la cosmogonie tel le bouddhisme. On en a étudié rapidement les divers aspects dans ce travail car si l'eau est l'alpha et l'oméga de la vie, le pont entre « *la matérialité et la spiritualité* » envisagé par le philosophe Henri Bergson, il n'en demeure pas moins vrai que ses significations religieuses et symboliques sont innombrables, ambiguës parfois mais le plus souvent cohérentes. Il y a là un vaste chantier et un grand champ de réflexion quant aux correspondances, liens et interrelations que jettent entre elles, grâce à l'eau, les diverses croyances et idéologies humaines.

Bien des exemples permettront au lecteur de réaliser que, même si on laisse de côté certains aspects métaphysiques, il n'existe pratiquement pas de catégories d'expérience, de formes d'activité ou de champ idéologique où l'eau (ou sa magie) n'est pas omniprésente.

Les Sciences de la Nature semblent faire écho à la signification centrale de l'eau dans les croyances et les religions. L'hydrogène – « *faiseur d'eau* » en grec – l'un des deux constituants de la molécule d'eau* n'est-il pas le matériau primordial de la cosmologie moderne ? Pour certains auteurs, l'hydrogène serait la contrepartie scientifique de Nu, l'Esprit Divin des Anciens Egyptiens.

Bien sûr, la Science a fait l'expérience de quelques errements sur la question de l'eau puisque, pour la théorie du phlogistique – qui domina la chimie entre 1730 et 1760 – si l'humidité ou la vapeur apparaissent comme les grands transformateurs de la nature, l'eau en est « *la prima materia* ». « *C'est elle qui forme la terre comme le confirment les expériences de van Helmont, Boyle et plus tard du Hamel : plantez un arbuste dans un pot ; il pousse par la seule adjonction d'eau pure, ce qui signifie qu'au bout de quelques années, cette eau s'est transformée en matière végétale qu'une distillation réduit à l'état de sels. Ainsi tous les corps solides, y compris la terre, sont générés à partir de l'eau par l'action des semences et des ferments ; même les gaz ne sont qu'une forme d'eau, la vapeur.* » (André Guillerme, op.cit, p.178). Le grand Newton lui-même se trompera sur l'eau, prisonnier probablement de ses convictions alchimiques. Mais bientôt, heureusement, Antoine-Laurent Lavoisier allait mettre de l'ordre dans ce fatras en découvrant d'abord la composition de l'eau (1783) et en publiant ensuite son ouvrage fondamental « *Traité élémentaire de chimie* » (1789).

Quoiqu'il en soit, s'ouvre devant le chercheur, grâce à l'eau, un autre champ de réflexion relatif aux rapports entre les premières cosmogonies qui ont servi aux hommes à expliquer l'Univers, ses inconnues et ses mystères.

Gaston Bachelard écrivait dans « *L'eau et les rêves* » : « *Ce n'est pas l'infini que je trouve dans les eaux, c'est la profondeur* ».

A une échelle bien plus modeste, il s'agit pour nous d'explorer, dans ce qui suit, un peu cette profondeur car, comme Primo Lévi, nous sommes d'avis que « *l'eau est liée à l'homme, plus, à la vie, par une familiarité de toujours, par un rapport de nécessité multiple en vertu duquel son unicité se dissimule sous le vêtement de l'habitude* ». (in « *Le système périodique* »)

Ce faisant, on verra que la symbolique a ainsi fondé une culture de l'eau qui se manifeste – pour qui veut bien s'y intéresser – partout sur terre et dans toutes les civilisations humaines.

* Détail à relever : la formule chimique la plus connue au monde est celle de l'eau : H₂O.

Mythes, cosmogonies, symbolique et culture de l'eau

« Les symboles font partie du lexique, mais ils ont quelque chose de plus que des mots, du vocabulaire et des concepts. Ils permettent à la pensée philosophique d'atteindre ou du moins de viser ce qui fuit : l'original et le final, l'absolu à partir du relatif, Dieu et le diable... »

Henri Lefebvre

« Le passé est le passé disons-nous et cela n'est pas vrai, le passé est toujours présent. »

Maurice Maeterlinck

Les philosophes présocratiques et l'école ionienne, s'interrogeant sur la formation du monde, proposèrent un *arché*, un principe unique et Thalès indiqua l'eau car, disait-il, tout provient de l'eau universelle et tout y retourne. Thalès enseignait que notre Univers n'est rien d'autre qu'une bulle d'air au sein d'une masse liquide. Cette doctrine est, du reste, proche de celle de l'ancienne Egypte pour laquelle la source de toute vie est la masse d'eau primitive personnifiée sous le nom de Nu et qui est à l'origine des deux fleuves sacrés : le Nil qui donne la vie d'une part et le Ciel sur lequel flotte la barque de Râ, le soleil, d'autre part. Dans cette masse liquide primordiale des profondeurs infinies flottent, confondus, les germes des choses, affirmaient les prêtres égyptiens dans les papyrus qui nous sont parvenus.

L'eau : « *materia prima* » de toutes les idéologies

Mais, pour Thalès, ces germes et ces animalcules ont fondamentalement une nature aqueuse. Pour l'explication de tout, point n'est besoin de recourir au mystère, il suffit d'observer cette « *materia prima* » de toutes les idéologies, la substance la plus commune, la plus banale et la plus familière mais, dans le même temps, vitale qu'est l'eau.

« La réalité est connaissable, du moins si l'on suit une méthode rationnelle qui prenne appui sur l'observation et l'expérience : tel est le rationalisme de Thalès, qui, désormais, appartiendra de plein droit au philosophe autant qu'au savant¹. »

S'agissant de cosmogonies cependant, ce rationalisme n'est pas universel et semble n'avoir intéressé que le pourtour méditerranéen et principalement le monde grec. Ainsi, dans les différentes traditions qui relatent la religion et les mythes de la Chine, les Cinq Monts sacrés (*wuyue*) et les Quatre Fleuves (*sidu*) sont omniprésents. Ce couple éminent, Montagne et Fleuve, est le nœud de toutes les légendes fondatrices chinoises. Pour les Chinois, le fonctionnement de l'univers en perpétuel mouvement s'explique par l'interaction des fameux principes fondamentaux que sont le yin et le yang ainsi que les cinq agents que sont le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau.

Voici comment un spécialiste des contes chinois présente – de manière syncrétique – la création du monde :

« La légende du créateur du monde, Pangu, existe dans une version officielle de la mythologie Han et dans différentes variantes des minorités du Sud-Ouest de la Chine. Plusieurs versions affirment qu'il fallut non pas sept jours mais dix-huit mille ans au géant Pangu pour parvenir à façonner la terre et qu'à sa mort, son corps se métamorphosa, ses yeux devinrent la lune et le soleil, et son sang emplit les rivières et les mers. Pour les contes des minorités Yao et Miao, Nüwa – mi-femme mi-serpent qui insuffla la vie aux premiers humains – et Fuxi, l'un des trois augustes de l'imaginaire Han – furent les deux seuls rescapés d'un déluge qui submergea le monde... Même si le thème du Déluge est traité différemment, il est présent autant dans le folklore Han que dans le folklore des minorités, et les contes de Chine détaillent les grands bouleversements météorologiques et cosmiques de l'expérience humaine². »

Peu ou prou, les versions de la Création que donnent d'autres cultures souvent fort éloignées géographiquement et linguistiquement de l'Empire du Milieu tissent sur ce même métier et présentent des factures similaires, preuve de leur commune humanité, de la nécessité pour tous les hommes de comprendre les origines, d'expliquer leur environnement et preuve aussi du rôle éminent que joue l'eau partout dans le monde et dans toutes les cultures.

Dans nombre de civilisations, le thème du Déluge – comme ici en Chine – est présent. Pour les Juifs, l'eau est l'élément choisi par Dieu pour châtier ceux qui ont fauté et c'est le déluge. Exception notable, l'Égypte ancienne ne connaît pas le Déluge : la crue annuelle du Nil apportait, avec le limon, l'espoir d'une bonne récolte et ce limon fertilisant est en si haute estime que la robe d'Anubis, le dieu-chacal de la momification (et donc de la résurrection), en a adopté la noire couleur. De plus, le Nil est si grand et

¹ Marcel Conche, « L'eau et les philosophes », Sciences au Sud, Spécial 2003.

² Guillaume Olive, « Les contes des peuples chinois », Hémisphères, n° 26, septembre-octobre-novembre 2004, p. 10

si vaste – Paul Claudel parle « *de la double vessie du Nil* » – qu'il a toujours été en mesure d'agir comme tampon contre des accidents météorologiques majeurs.

Michel Serres voit une signification particulière – d'eschatologie universelle ? – au Déluge :

« *La scène primitive du Déluge, par exemple, si fréquente dans beaucoup de religions, et qui décrit, peut être, une certaine transgression marine physique, parle trop de paix, de colombe et de rameau d'olivier, pour ne pas avertir, quasi consciemment, que nos rivalités humaines peuvent mettre en danger la planète et la vie, en leur totalité, marquée par la montée universelle des eaux et la réunion des animaux de l'Arche. Loin de parler de culpabilité ou d'interdictions morales, ces scènes semblent nous avertir qu'une certaine fin globale et collective dépend aussi de nous : la mer monte*³ ».

Mythes et symboles : des besoins fondamentaux

Mais interrogeons-nous d'abord sur ce besoin de mythes et de symboles qui habite les hommes.

En fait, le mythe et le symbole constituent des besoins fondamentaux de l'être humain à travers lesquels il exprime son imaginaire d'abord et sa pensée symbolique ensuite. Ils lui permettent d'affronter les questions clés de la Vie, de la Mort et du Devenir comme celles du profane, du sacré, de l'interdit et du licite. L'eau est souvent le vecteur et l'interprète de cette pensée car multiples en sont les approches telles les perceptions religieuses avec des croyances, des calendriers, des rites, des prières. Marcel Mauss recommandait d'appréhender toute réalité dans sa totalité culturelle, religieuse... si on veut en saisir la complexité. Et c'est le cas s'agissant de l'élément liquide car même la question de la technique et celle de l'exploitation de la ressource peuvent interférer avec le symbolique et le sacré comme le montrent ces deux exemples historiquement éloignés mais tout aussi significatifs : l'amenée de l'eau au Capitole de Rome par les aqueducs provoqua l'ire de plusieurs sénateurs qui évoquèrent des prophéties consignées dans les livres de la Sibylle, lesquels interdisaient d'amener sur la colline de Jupiter l'eau en provenance d'un territoire étranger au Latium⁴. En Tunisie, au XIX^e siècle, le cheikh Mahmoud Mohsen, grand imam malékite à la Grande Mosquée La Zitouna de Tunis, protesta lors de l'adduction de l'eau provenant de Zaghouan à Tunis contre l'impureté de l'eau d'ablution puisque le conduit passait par d'autres utilisateurs en amont⁵.

³ Michel Serres, « *Retour au Contrat naturel* », Conférence à la Bibliothèque Nationale de France, Bibliothèque Nationale de France, Paris, 2000. Le Déluge a été considéré pendant longtemps comme un châtiment suprême infligé par le Ciel aux hommes coupables de méfaits et de péchés : ainsi, dans la France de 1680, on pensait que le retour de la comète de Halley apporterait le déluge dans son sillage.

⁴ Michel Camdessus, Bertrand Badré, Ivan Chéret et Pierre-Frédéric Ténière-Buchot, « *Eau* », Robert Laffont, Paris, 2004.

⁵ Jacques Berque, « *L'intérieur du Maghreb. XV – XIX^e siècle* », NRF - Gallimard, Paris, 1978.

Ainsi donc, au cours de l'histoire, l'homme ne dissocie guère la sphère physique de la technique et la sphère du métaphysique et du sacré. La fontaine, le puits, la source... ne sont jamais des lieux de pure fonctionnalité. Ils revêtent à la fois un haut contenu de culture matérielle et une forte spiritualité⁶. Les ouvrages érigés relèvent à la fois du domaine culturel et de la nécessité hydraulique. Le site archéologique d'El Guettar, dans le sud tunisien, a probablement révélé le plus vieil édifice religieux du monde : un monument « moustérien » (45 000 ans avant J.C.) élevé pour entretenir la pérennité d'une source et marquer le caractère sacré du lieu ; pareillement, l'aqueduc d'Hadrien, long de 132 km, érigé entre 120 et 130 après J.C. pour alimenter Carthage, était flanqué d'un imposant temple dédié aux dieux des eaux et dont les vestiges sont encore visibles, au pied de la montagne de Zaghouan, à la source.

L'évolution de la relation des hommes à l'eau a été, au départ, celle d'un don divin d'où souvent l'interprétation du symbole de l'eau, source de vie. Mais gare aux interprétations simplistes et réductrices car de multiples événements dans ce domaine sont tantôt causes, tantôt effets, du fait d'un environnement en constante recherche d'équilibre d'autant que l'ambivalence de l'eau est manifeste dans bien des domaines.

La plupart des mythologies intègrent des traditions préexistantes remontant parfois bien loin dans l'histoire voire la préhistoire de l'homme comme on le verra ci-dessous.

De façon assez énigmatique mais toujours dans la cohérence, on associe l'eau à la vie et à la mort, à la naissance, à la reproduction et au pouvoir voire à la résurrection comme le prouve le baptême chrétien par exemple. En Inde, lors du Festival hindou de Ganesha à Bombay, une statue du dieu éléphant est immergée dans le fleuve ; de plus, les statuettes d'une myriade de dieux et de déesses sont faites avec de l'eau et de l'argile. Après les avoir adorées, les fidèles les confient à la rivière ou au lac car « *ce qui a commencé avec l'eau, finit dans l'eau.* » Pratique universelle puisqu'on a repêché des statuettes de la fertilité à... Châtillon-sur Seine !

Les dieux primordiaux prennent souvent des formes, des pensées et des sentiments humains⁷ et empruntent même à l'animal. Les jeux entre ces différents facteurs sont à la base d'un certain nombre de cosmogonies.

Parmi les quatre éléments des matérialistes grecs, l'eau est, pour Empédocle, un des éléments à côté du feu, de l'éther (air) et de la terre. Elle n'a plus la signification univer-

⁶ Au Maroc, la vénération de certaines sources de la part des musulmans et des juifs continue, en dépit de la condamnation de cette pratique tant par les imams que par les rabbins (Patricia Hidiroglou, « L'eau divine et sa symbolique », Albin Michel, Paris, 1994).

⁷ Exemple parmi mille puisé dans la mythologie grecque si riche en Néréides mi-femmes, mi-poisson : Le dieu-fleuve Alphée, ayant vu Arétuse, nymphe d'Artémis, se baigner, en tombe amoureux et la poursuit. Mais la déesse change la nymphe en fontaine et Alphée se transforme en fleuve pour rejoindre sa bien-aimée. Héraclès le détourne de son cours ainsi que le Pénée pour nettoyer les écuries d'Augias. Alphée est le dieu-fleuve de l'oubli.

selle que Thalès lui donnait et elle est celle qui transmet le mieux pouvoirs et vertus.

Par d'innombrables rites, les hommes ont veillé à maintenir ces pouvoirs – tantôt positifs, tantôt négatifs –, et à en tirer profit et tenté de se concilier des forces vitales terriblement destructrices tout en s'assurant que « *les cycles indispensables naturels des saisons et des pluies se répètent bien, d'année en année, pour alimenter les sources ou les puits, pour remplir les citernes et irriguer les terres*⁸ ».

Le cas de la communauté « néolithique » des Baruya permet de voir à l'œuvre certaines de ces pratiques à l'aube de l'histoire.

Survivance et permanence des pratiques culturelles liées à l'élément liquide

Les Baruya forment une société tribale de Nouvelle-Guinée, découverte en 1951 seulement et qui, à cette époque, sortait à peine de l'âge néolithique. Significativement, la frontière du territoire baruya est marquée par une rivière, les femmes chamanes se transforment la nuit en grenouilles⁹ pour garder ce cours d'eau et empêcher les esprits des enfants, des femmes et des vieillards endormis de pénétrer sur le territoire ennemi, de crainte qu'ils n'en reviennent plus. Elles sont les gardiennes de ce passage cosmique entre deux mondes.

Maurice Godelier¹⁰, qui a effectué dans cette tribu de fréquents et longs séjours, décrit dans un remarquable ouvrage leur mode de vie, leur organisation, leurs mythes et leur cosmogonie.

L'eau est partout présente

Godelier découvre que ces hommes connaissent l'irrigation et savent faire des canaux de drainage. Les hommes seuls ont la propriété de la terre et des ressources naturelles liées à un territoire. Pour expliquer l'ordre social et cosmique, la connaissance secrète et sacrée, les Baruya professent que la première femme *Kouroumbingac* vint de la forêt profonde et était accompagnée par un chien *Djoué* avec lequel elle enfanta, après maintes péripéties, un garçon. Pour le mettre au monde, elle entra dans l'eau et alla jusqu'à une île sur laquelle elle se construisit un abri. Mais elle pensa

⁸ Jean-Louis Oliver, « *Eau et diversité culturelle* », Cahiers de l'Université de l'eau, Créteil, 2004.

⁹ La légende des « *lavandières de nuit* » dans le Berry, la Beauce et le Perche voudrait que de mystérieuses laveuses se retrouvent la nuit auprès des mares pour y laver les âmes des enfants morts sans baptême ou des damnés. En 1851, George Sand a, dans « *Les visions de la nuit dans les campagnes* », levé le mystère : le bruit du battoir des lavandières provient, en réalité, du coassement d'une grenouille écrit en substance Christian Chenault in « *L'eau et la vie. Enjeux, perspectives et visions interculturelles* », Dossier pour un débat n° 97, Editions Charles-Léopold Mayer, Paris, 1999.

¹⁰ Maurice Godelier, « *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle Calédonie* », Fayard, Paris, 1982.

qu'elle ne devait pas accoucher dans un endroit sec mais plutôt au bord de l'eau. Dans ce mythe, le chien finit par se transformer en aigle – oiseau du soleil – et en gibier d'eau. Il unit donc l'eau et le ciel et devient une force que les chamanes mettent secrètement au service des Grands Guerriers et des chasseurs.

On relèvera que, sur les pentes du mont Yélia, volcan qui domine le territoire des Baruya, vivaient des bandes de chiens sauvages.

Ainsi, chez les Baruya comme chez les Berbères ou les Quechuas, comprendre la place que l'eau peut tenir dans une certaine culture, « *c'est en fait jeter une lumière sur l'imagination commune à l'œuvre dans une culture : imagination matérielle, imagination dit Bachelard, « anthropocosmique », où se rejoignent l'humain et l'ordre naturel élémentaire de l'univers* » pour reprendre les mots du philosophe Yves Cusset.

Godelier a minutieusement étudié la fabrication du sel de potassium (et non de sodium) à partir de cendres végétales particulières dans cette peuplade car ce produit est précieux pour les échanges entre villages et les dons traditionnels à la parentèle. Cette fabrication est du ressort exclusif de la corporation des *tsaimayés*. Le *tsaimayé* confectionne un filtre à l'aide de longues courges séchées et vidées qu'il juxtapose au dessus d'une feuille de pandanus. Il les remplit de cendre et verse dessus une eau pure, puisée le plus souvent à la rivière. Celle-ci se charge alors en sels lors de sa percolation à travers le filtre. La solution saline s'égoutte alors lentement sur la feuille de pandanus et est recueillie dans des bambous puis transportée près du four du *tsaimayé* qui est le seul à pouvoir s'en servir. La solution saline est alors versée dans des moules de terre réfractaire creusés au fond du four. Le *tsaimayé* va surveiller le feu et l'évaporation de la solution saline qui finit par former une barre de sel cristallisé. Pendant la durée de l'opération, le fabricant se sépare de sa femme, avec laquelle il ne peut avoir aucun rapport sexuel sous peine de voir échouer l'opération. Aucune femme n'a d'ailleurs le droit de s'approcher de lui quand il opère. On assiste là à une sorte de chimie primitive des solutions salines qui vaut bien celle des alchimistes du Moyen-Age avec son hermétisme, ses mystères, ses recettes cabalistiques... Pierre Laszlo décrit bien ces pratiques quand il évoque la figure de Zosime de Panopolis, alchimiste grec d'Alexandrie qui fait la jonction entre l'alchimie égyptienne et l'alchimie arabe, et qui mêlant les dimensions matérielle et spirituelle de l'alchimie, écrivait des textes « inspirés », des révélations occultes et des scènes oniriques... pour aboutir à la... composition de l'eau¹¹ !

Chez les Baruya, à la naissance de chacun de ses enfants, le statut d'un homme grandit et une cérémonie spéciale est accomplie. « *Le matin, l'homme va à la rivière se laver le corps pour se purifier de la pollution féminine (langeureuka), des saletés du sexe fémi-*

¹¹ Pierre Laszlo, « *Qu'est-ce que l'alchimie ?* », Hachette Littératures, Paris, 1996.

nin... » écrit Godelier. Comme il y a une séparation absolue des sexes dans cette société machiste, quelques ruisseaux sont réservés aux femmes. En Inde aussi, les intouchables des deux sexes ont des puits à part afin de séparer cette caste du reste de la population.

Tout au long de l'histoire humaine et dans la plupart des cultures, l'eau est un révélateur de bien des préjugés, des présupposés des hommes et de leur organisation sociale.

« *Les hommes baruya ont vis-à-vis du sang menstruel... une attitude presque hystérique* » rapporte notre anthropologue. Substance sale, ce sang affaiblit la femme et détruirait la force des hommes s'il entraînait en contact avec leur corps. D'où le confinement des femmes qui ont obligation de se purifier avant de reprendre la vie conjugale. Mais, dans le même temps, pour les Baruya, le sang est force et vie et toute perte, tout écoulement de sang effraie et révolte. Le guerrier baruya tue son ennemi et s'enduit de son sang mais, il ne peut regagner son village et reprendre une vie normale sans s'être lavé et purifié rituellement le corps de toute trace de sang, de ce sang des autres qui signifiait pourtant, pour lui, la victoire. Apparemment, pour les Baruyas comme pour Gaston Bachelard, « *le sang n'est jamais heureux* ». Un dicton africain ne dit-il pas qu'« *on ne lave pas le sang avec le sang, mais avec de l'eau*¹² » ?

Ainsi donc, une communauté « néolithique » attribuée à l'eau, dans ses croyances, quasiment les mêmes fonctions que les religions révélées. Le musulman (ou la musulmane) ne doit-il pas se purifier entièrement après un rapport sexuel ? La musulmane n'est-elle pas exclue de la mosquée si elle a ses règles qui la rendent « *impure* » ? Et ne doit-elle pas se purifier entièrement au terme de celles-ci pour pouvoir « *paraître devant Allah* » – c'est-à-dire faire les cinq prières quotidiennes obligatoires ? Pareillement, les femmes de confession juive ne doivent-elles pas, elles aussi, respecter le rituel de la Thora qui ordonne que, sept jours après la fin de leurs règles et six semaines après un accouchement¹³, elles doivent se purifier conformément aux canons de la Tahara et, à la nuit tombée, les femmes « *impures* » doivent se rendre discrètement au « *mikvèh* », un établissement de bain spécialisé où l'on utilise de l'eau cachère obtenue en mélangeant de l'eau de robinet avec de « *l'eau vivante* » – jamais touchée par la main de l'homme comme l'eau de pluie¹⁴ ?

Le thème de la femme « *impure* » est récurrent dans bien des cultures : on voit que cette conception remonte à des temps bien reculés puisqu'elle a des racines néolithiques... et dans les religions monothéistes ! La *Sîra* (Chroniques de la vie de Muhammad) rapporte, en effet, que les habitants de Bersabée - dont le puits tarit lorsqu'ils

¹² Joseph Ki – Zerbo, « *A quand l'Afrique ?* » Entretien avec René Holenstein, Edition de l'Aube, Paris, 2004.

¹³ Cette durée dépend du sexe du nouveau-né.

¹⁴ De plus en plus, ce rituel est utilisé pour marquer spirituellement des événements importants dans la vie : bar mitzvahs, promotions, obtention d'un diplôme, traitement d'un cancer... (Katie Zezima, « *A place for a ritual cleansing of all Jews* », New York Times, 03 juillet 2004). A noter que le mikvèh peut être remplacé par un lac ou un cours d'eau. L'eau est fondamentale pour l'observance des rites du judaïsme : ainsi, la plupart des villages juifs d'Ethiopie sont situés près de ruisseaux.

chassèrent Abraham – implorèrent ce prophète de revenir faisant valoir : « *L'eau que tu buvais, et que nous buvions avec toi, est tarie* ». Alors Abraham leur dit : « *Prenez ces sept brebis avec vous et mettez-les près du puits, l'eau rejaillira, abondante et pure comme avant. Buvez-en. Mais de cette eau ne devra pas puiser une femme en état d'impureté¹⁵* ».

La symbolique africaine de l'eau et ses retombées

L'eau est source de vie, élément régénérateur et liquide purificateur, elle est, en outre, à l'origine du monde. Innombrables sont les significations symboliques attachées à l'eau dans les traditions et les cultures du Continent noir.

De plus, elle a la capacité de guérir, de rajeunir voire de tuer puisqu'elle est en mesure de « *faire sortir la vie de la mort et d'amener la mort sur la vie* ». Pour preuve de ces vertus, il suffit de considérer l'eau qu'utilise le guérisseur, le sorcier ou le jeteur de sort ; de plus, véhicule du sacré, l'eau sert dans diverses techniques divinatoires comme la potamancie ou l'hydromancie.

Le grand poète Birago Diop rappelle : « *Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.../ Ils sont dans l'eau qui coule/ Ils sont dans l'eau qui dort/ Les morts ne sont pas morts/ Ecoute plus souvent/ Les choses que les êtres/ Entends la voix de l'eau¹⁶*. »

Mais est-ce de la même mort que parlent le poète africain et le philosophe grec ou français ?

Selon Gaston Bachelard en effet, pour Héraclite d'Ephèse, la mort, c'est l'eau même : « *C'est mort pour les âmes que de devenir eau¹⁷* », « *une mort qui nous emporte au loin avec le courant, comme le courant* » ajoute Bachelard.

Iba Ndiaye Diadji¹⁸ s'aventure même dans l'ontologie quand il parle de « *la nature aquatique de l'« être » africain*. »

Joseph Ki-Zerbo, ce grand Sage africain, donne quelques pistes précieuses pour comprendre la symbolique de l'eau :

« *Dans ma langue maternelle, on dit qu'il y a dans l'eau plus que le crocodile* ». *On signifie par là, la complexité du réel, non seulement parce que mille animalcules moins spectaculaires que le crocodile sont là, mais parce que l'eau touche à des choses situées au*

¹⁵ Mahmoud Hussein, « *Al-Sira. Le Prophète de l'Islam raconté par ses compagnons* », Grasset, Paris, 2005.

¹⁶ Pour Eluard, « *l'eau est un néant substantiel* » dit Bachelard qui cite ces deux vers sublimes :

« *J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée,*

Comme un mort je n'avais qu'un unique élément. »

¹⁷ Gaston Bachelard, « *L'eau et les rêves* », Librairie José Corti, Paris, 1942

¹⁸ Iba Ndiaye Diadji, « *De « l'eau-vie » à « l'eau-mort »* ou les fondements de la création artistique africaine d'hier à demain » consulté le 28 mars 2004 sur le site : <http://www.olats.org>

delà de ce qui est visible, par exemple : la vie... Dans les mythes d'origine, en Afrique comme ailleurs, l'eau est omniprésente. Rappelons le « Dieu de l'Eau » des Dogon : « La force vitale de la terre est l'eau. Dieu a pétri la terre avec de l'eau ; de même, il fait du sang avec de l'eau. Même dans la pierre, il y a cette force »... Les mythes d'origine des peuples sont très souvent associés à l'eau, aux fleuves, aux lacs, aux puits. Au Ghana ancien, la légende du Ouagadou parle d'un ancêtre-totem de la famille royale, le Dieu Serpent, à qui l'on faisait des sacrifices et qui était le gardien d'un puits et le garant de la fécondité. Son extermination marquera, dit-on, le déclenchement de la sécheresse. Ces premiers épisodes de la vie des peuples sont marqués par le franchissement de fleuves dans des circonstances miraculeuses... Ainsi, les Baoulé, migrent de l'Aschanti (Ghana) à leur région actuelle (Côte d'Ivoire) en franchissant la Comoé. De même, les premiers rois de Ségou tireraient leur nom (Coulibaly) du fait qu'ayant été arrêtés par un fleuve dans leur fuite devant des ennemis, ils auraient dû leur salut au fait qu'un silure géant s'était installé comme un pont vivant d'une rive à l'autre, si bien que les fugitifs purent traverser le cours d'eau, sans pirogue (« Couloubaly » en bambara). En Afrique, ces légendes sont le reflet de faits vérifiables au fur et à mesure que la saharisation ou l'absence d'eau soulignent l'importance de cet élément. L'eau entre dans le rapport des forces écologiques, économiques, sociales et politiques en tant que médium agissant au sein des trois règnes (minéral, végétal et animal), créant des espaces-temps, qui constituent des modèles, sinon des moules structurels de développement historique. Par exemple, là où l'aridité s'impose, le chameau sera introduit et entraînera un système socio-historique original. Sutton a décrit les « civilisations aquatiques » de la Préhistoire de l'Afrique orientale mais la dynamique de l'eau peut conduire à la régression ».

Regardons d'un peu plus près les choses : pour les Bambaras¹⁹, la création du monde a eu lieu lorsqu'une masse lourde, Pemba, tombant en tourbillonnant, donna naissance à la terre ; en même temps une portion d'esprit se leva et ainsi, Faro construisit le ciel. Il tombe ensuite sur la terre, sous forme d'eau, et y amène la vie, les animaux aquatiques en particulier. L'homme aussi, au début, est aquatique et il a donné naissance aux pêcheurs bozo, qui sont les premiers humains.

Dans la cosmogonie des Dogons du Mali, l'eau est une semence d'origine divine et de couleur verte. Elle féconde la terre pour donner d'extraordinaires jumeaux verts mi-hommes, mi serpents.

Tout comme les Bambaras, « les Dogons assimilent l'eau, semence fécondante, à la lumière et à la parole, au Verbe générateur. Eau sèche et parole sèche expriment la pensée, c'est-à-dire la potentialité sur le plan de l'humain comme du divin. Ils attribuent la genèse du monde au dieu suprême ouranien Amma lorsqu'il créa son double Nommo »

¹⁹ Joseph Ki - Zerbo, « Compagnons du Soleil », La Découverte/UNESCO, Paris, 1992.

écrit Camille Talkeu Tounounga²⁰. Nommo est un esprit aux pouvoirs fort mystérieux et extraordinaires, parfois redoutables, auxquels les êtres humains témoignent une vénération absolue, car il peut décider de la venue des pluies et assurer la prospérité comme il peut causer sécheresse et souffrances, si les hommes s'avaient de négliger son culte.

Dans les années 1930, un sage dogon fit comprendre à Marcel Griaule, ethnologue, spécialiste du Mali, que « *derrière ce qui ressemblait à des hasards, existait une structure unitaire et ordonnée, une idée du monde dans laquelle tout trouve son origine* » : *lorsque Dieu, Nommo, s'accouple avec la Terre, « il répand sa semence qui n'est autre que l'eau. Cette force vitale universelle prend la forme d'une « humidité qui imprègne chaque figure du monde physique ». Or « les femmes », dit le sage dogon, « sont notre aqueduc. Sans elles, l'eau n'arriverait jamais au village ». Il est donc logique que soient reliés entre eux, les mots « eau » et « femme ». Sur les hauts plateaux de Bandiagara, au Mali, tout le corpus de mythes, de croyances, de perceptions du sacré, des comportements sociaux et de la division du travail confié à la femme le devoir de garantir l'eau – en fin de compte la vie – à toute la communauté²¹.* »

Pour les Masaïs du Kenya, peuple de la pluie, Engai Narok, dieu noir de la pluie, est bienveillant mais Engai Nanyoke, dieu rouge, est méchant car la pluie peut être soit bienfaitrice soit destructrice. Le dieu rouge revêt souvent les traits de Vitchua, un lion particulièrement féroce doté d'une magnifique crinière. Le Guerrier des Guerriers est seul capable de le tuer et de ramener au village sa superbe crinière : la pluie tombe alors en abondance et la vie reprend.

La dévotion des Masaïs au dieu de la pluie Engai les conduit à respecter toutes les formes de vie. C'est pourquoi, ils élèvent du bétail et ne forcent pas la terre en la cultivant rappelant par là la non-violence (*ahimsa*) indienne et les pratiques des Bishnoi du désert du Rajasthan dont la religion – qui date du XV^e siècle et sanctifie l'environnement – « *montre aux gens la lumière* » (*Jamsagar*) en mettant en évidence les nombreuses relations entre les animaux, les plantes et l'environnement. Respectant scrupuleusement ces préceptes écologiques, les Bishnoi vivent sans difficultés majeures dans un climat torride avec des températures dépassant souvent les 50° C et avec moins de 60 cm de pluie par an. Ils ont survécu aux terribles sécheresses des années 80 qui ont fait tant de mal aux autres ethnies du Rajasthan²². En 1988, le gouvernement fédéral indien leur a solennellement délivré un brevet reconnaissant leurs mérites dans la protection de l'environnement.

²⁰ Jean – Paul Gandin (Synthèse réalisée par), « *La conquête de l'eau* », Dossier pour un débat n° 44, Fondation pour le progrès de l'homme, Paris, 1995.

²¹ Domenico Luciani, « *Des mythes à la réalité* », *Manière de voir* n° 65, septembre – octobre 2002, p. 24 – 27. On notera avec Jacques Berque que « chez les *Mandingues*, l'homme prend en charge les cultures en sec et se décharge sur l'épouse des cultures en irrigué. Ce sont les plus pénibles. » (« *L'Orient second* », Gallimard, Paris, 1970)

²² Michel Tobias, « *Desert survival by the book* », *New Scientist*, 17 décembre 1988, p. 29 – 31.

Le rôle des croyances dans la protection de l'environnement

Ainsi, mythes, croyances et symboles semblent servir une autre cause essentielle pour la pérennité des communautés : la protection de l'environnement. On rencontrera plus loin d'autres exemples de cette fonction didactique.

Par ailleurs, les contes bara accordent au nuage une position privilégiée pour sa grandeur d'âme. Malade, le dieu Ndriyananahari est confronté au fait qu'aucun de ses fils : le soleil, la lune, les étoiles... ne veut être égorgé pour lui sauver la vie comme le demande le magicien Tahyu appelé à son chevet. Seul le nuage y consent, alors le dieu le récompense en lui attribuant ce magnifique don de régénération : « *Toi nuage, qui voulais mourir pour moi, même le soleil, même les étoiles, même l'étoile du berger, si tu veux les couvrir il n'y en a plus qui paraisse, et tu fais vivre, tu ressuscites les choses mortes.* »

De leur côté, les Diolas animistes de Basse Casamance, en Afrique Occidentale (ou Mandingues), attribuent la formation des nuages au mythe suivant : au commencement, il y avait Montogari, dieu de la pluie et Amontong, dieu de la sécheresse. Ils possédaient de grands troupeaux et vivaient ensemble en harmonie mais ils se disputèrent et en vinrent aux mains. Alors qu'ils se battaient, les femmes d'Amontong firent partir leurs enfants avec des peaux sèches attachées à des cordes ; en les traînant, ces derniers soulevèrent beaucoup de poussière. Ainsi naquirent les nuages. Le bruit que faisaient les peaux en raclant le sol engendra le tonnerre. Du coup, les enfants de Montogari prirent ce qui restait de poussière et firent la pluie, pluie essentielle aux activités des Diolas qui pratiquent une riziculture « *d'extrême technicité* » avec digues à vannes pour le dessalement²³.

Sagesse des contes bara et diola qui donnent aux nuages, et partant à l'eau, une fonction éminente car que serait l'oasis, qu'advierait-il de la rizière, que deviendraient les pasteurs sans eux ? En effet, la pratique de l'élevage au Sahel ou en Afrique de l'Est ne doit rien au hasard. L'élevage s'est imposé dans des régions à la pluviométrie erratique qui transforme en loterie l'agriculture : les rendements sont trop aléatoires. Néanmoins, la courte saison des pluies suffit à la régénération des pâturages et à la pousse de l'herbe là où le soleil permet une photosynthèse rapide. Le bétail devient alors une option incontournable : il est en mesure de fournir lait, viande, cuir et bouses (combustibles) et permet de tirer parti de zones qui seraient autrement peu productives voire quasiment invivables. Visitant le sud tunisien en 1891, l'abbé Bauron

²³ Jacques Berque, « *L'Orient second* », Gallimard, Paris, 1970. Cet auteur souligne que cette riziculture visait des fins alimentaires et rituelles et que, jusqu'en 1942, certaines fractions des Diolas se refusaient traditionnellement à vendre le riz.

fait part de son étonnement ravi face à la « *fée des oasis* » : « *La goutte d'eau vaut une pièce d'or. Ce proverbe arabe trouve son application dans les sables du désert. Le désert, comme l'océan, étend son immense plaine bien au-delà des limites de l'horizon... Mais, dès qu'il pleut ou qu'une source jaillit, ses sables arides se transforment en humus fécond. L'eau est donc fée créatrice des oasis. Elle fait du désert un jardin ravissant*²⁴. »

En fait, chaque sorte d'eau en Afrique peut avoir un nom particulier et surtout une signification particulière, qu'il s'agisse d'eau de pluie, d'eau de source, de rivière, de marigot, de lac, d'eau recueillie dans le creux d'un tronc de baobab...

On retiendra, qu'en langue diola, existe le vocable de *forabà* qui représente, d'après l'historien burkinabé Joseph Ki-Zerbo, la conception africaine de la « chose publique » (*res publica*) et qui prouve, selon lui, que la gestion de bien commun existait en Afrique, gestion qui englobe, bien évidemment, l'eau²⁵. Et notre historien de préciser « ... Il y avait des éléments ésotériques et religieux liés au sol considéré comme un esprit. Dans la mesure où le sol recevait les semences, on croyait que c'était le sol lui-même qui avait la vertu de la reproduction. Donc, le sol n'était pas un bien marchand qu'on pouvait manipuler n'importe comment. De même... le droit à l'eau était garanti. Les auteurs portugais nous racontent qu'à leur arrivée au Congo, entre la mer et la capitale du roi, de lieu en lieu, il y avait des canaris d'eau qui étaient placés par le roi pour les voyageurs. Cela veut dire que le roi prenait sur lui cette responsabilité à l'égard des hôtes publics et officiels. Les rivières et les lacs étaient considérés comme dépositaires de forces occultes. D'ailleurs, le geste traditionnel en Afrique de verser un peu d'eau ou du *dolo* (bière traditionnelle) par terre avant de boire soi-même, montre bien qu'on concevait le sol comme une entité à servir en priorité. Il contenait une force qui nous liait à des instances supérieures. »

L'eau est partout présente

Pour l'être africain, l'eau est énergie, vigueur, force et tonus. Elle n'est jamais morte donc usée, détériorée et hors d'usage. Elle est plutôt « *eau-vie* » quand elle purifie mais elle peut être aussi « *eau-mort* » quand elle souille mais elle n'est pas eau morte. Iba Ndiaye Diadji résume ainsi ces concepts : « ...*L'eau est toujours et partout empreinte de spiritualité. Elle est le seul être à interchanger, selon les circonstances, ses pouvoirs... Si le lion n'est pas seulement roi de la forêt mais totem de la famille Ndiyae, l'eau est la seule force à ne pas être deux.* »

C'est probablement pour cette raison que, quand les eaux de pluie ou les crues des fleuves entraînent la désolation, on désigne d'abord l'homme comme le seul et

²⁴ Abbé Bauron, « *De Carthage au Sahara* », Mame et Fils, Tours, 1893

²⁵ Réf.12

unique responsable des catastrophes. Quand le fleuve Sénégal²⁶ a débordé en 1999 et que, dans le même temps, des pluies diluviennes ont saccagé la région, on dit que l'homme a offensé Mame Coumba Bang, le génie du fleuve auquel les gens firent des offrandes de lait caillé jeté dans ses flots.

Ainsi, le culte Ghimbala permet aux hommes qui vivent les aléas des crues et décrues du Niger de trouver une communauté protectrice » (Jean-Marie Gibbal, « Les génies du fleuve. Voyage sur le Niger », Presses de la Renaissance, Paris, 1988).

De même, à Cotonou, au Bénin, le caractère sacré de l'eau est aujourd'hui encore attesté : la population présente des offrandes aux lacs et aux rivières autant pour se les concilier que pour les remercier de donner vie aux semences nourricières.

En Côte d'Ivoire, à Abidjan, l'eau de la lagune Ebrié et sa faune sont « protégées » durant une certaine période de l'année pour permettre probablement au frai de se développer sans interférences ni déprédations humaines. Dans ce but, on fait rentrer en grande pompe dans la lagune une baleine imaginaire. A partir de ce moment là, la pêche est interdite dans le plan d'eau par respect pour le cétacé. Après quelques mois, au cours d'une autre célébration, la baleine est reconduite cérémonieusement en mer et la pêche peut être pratiquée.

De telles pratiques existent aussi chez les Maoris pour lesquels « *kaitiakitanga* » veut dire prendre soin de la terre et de l'eau. On notera que ces mêmes Maoris exécutent une danse « *pour faire pleurer les nuages* » quand, en Nouvelle Zélande, sévit la sécheresse²⁷. Ils ont, en outre, toujours pratiqué une certaine forme d'écologie en déclarant « *sacrés* » tels terrains, telles sources et certaines rivières : leur exploitation abusive est interdite.

Enoncés dans les temps reculés et dictés par une certaine sagesse populaire, fille probable de l'observation de la nature, ces us et coutumes contribuent à la protection de l'eau et de l'hydrosphère en général ainsi qu'à la reconstitution des espèces en les protégeant lors de périodes cruciales pour leur reproduction et/ou leur développement²⁸.

Pareillement, dans l'Antiquité, des offrandes étaient faites au Tibre à Rome et au Scamandre en Grèce, Hésiode recommandant notamment : « *Gardez vous de jamais traverser les eaux des fleuves au cours éternel avant de leur avoir adressé une prière, les yeux fixés sur leurs splendides courants, avant d'avoir trempé vos mains dans leur onde agréable et limpide*²⁹ ».

²⁶ En wolof, l'expression « *sunu gal* » signifie « notre pirogue ».

²⁷ Jennifer Dunning, « *A dance to make the clouds weep* », The New York Times, 26 décembre 2004.

²⁸ Pendant toute la durée du pèlerinage à la Mecque, il est interdit au pèlerin de chasser, d'abattre des arbres ou de couper des fleurs.

²⁹ Aïcha Bouroumi in « *L'eau, patrimoine mondial commun* » (sous la direction de Georges Thill et Jean-Pierre Ezin), Presses Universitaires de Namur et UNESCO, Namur, 1997.

Autres cieux, mêmes pratiques

En Chine, le Livre des documents (*Shujing*), compilé au VI^e siècle avant notre ère, mentionne les sacrifices que fit le divin empereur Shun aux montagnes et aux cours d'eau.

Aujourd'hui encore, en Asie du sud-est, les populations éprouvées par les inondations catastrophiques de juillet 2004 prient pour mettre fin au déluge qui s'est abattu sur le Bangladesh, l'Inde et le Népal. Dans ce dernier pays, en vue d'obtenir l'arrêt de la pluie et des catastrophes naturelles, des chèvres sont rituellement sacrifiées sur l'autel d'Indra, dieu de la pluie chez les Hindous³⁰.

Cette révérence et cette sacralisation de l'eau ont laissé quelques échos même dans la pensée occidentale. Ainsi Mary Douglas, dans la préface française de « *Purity and danger*³¹ » raconte qu'elle était « convaincue, depuis longtemps, qu'il existait un lien entre pollution des rivières et tabou... Pendant longtemps, cette relation ne semblait possible que par un simple effet de langage, comme si un seul mot, « pollution », servait deux concepts : la pollution de l'environnement et la profanation religieuse. » Mary Douglas montre que « les systèmes de souillure et de profanation » sont des systèmes symboliques qui permettent d'ordonner la réalité, notamment du fait que « le corps... et ses différentes parties peuvent servir de symboles à d'autres structures complexes : la société, mais aussi le cosmos³². »

Pour bien des populations africaines, les rites qui entourent la naissance sont étroitement associés à l'eau, élixir de vie. Ainsi, à l'expulsion du placenta, on asperge le nouveau-né d'un peu d'eau fraîche qui le fait crier : le petit de l'homme a officiellement reçu la parole. Chez les Bamilékés du Cameroun, le jour du mariage, le père bénit sa fille avec de l'eau où trempent des plantes sensées symboliser la douceur, le bonheur et l'entente conjugale.

En Afrique, la purification, par exemple, est indissociable des rites d'initiation car elle chasse les forces maléfiques et les esprits mauvais, élimine les souillures et protège les initiés.

Chez les Bambaras du Mali qui vivent le long du fleuve Niger, les génies des eaux et de la brousse sont leurs ancêtres. Six initiations sont pratiquées tout au long de l'existence afin de conserver les forces spirituelles des membres de la communauté. Les néophytes, à la fin de leur initiation, reçoivent une aspersion d'eau projetée en pluie par la bouche du chef de kore, la société des initiés. Ils sont ensuite lavés à deux reprises, d'abord à l'intérieur de l'enceinte du kore par un ancien initié avec de l'eau puisée dans la mare sacrée du village, ensuite au puits sacré du village. On prend un

³⁰ « *Nepalis sacrifice goats to stop floods in South Asia* », The New York Times, 18 juillet 2004.

³¹ Mary Douglas, « *De la souillure. Etudes sur la notion de pollution et de tabou* », Editions La Découverte, Paris, 1992.

³² Elvire van Staëvel, « *Natures de la pollution* », Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2003.

bain rituel (lootori) en commun le jour du nouvel an peul » (Amadou Hampâté Bâ, « L'éclat de la grande étoile. Récits initiatiques peuls », Armand Colin, Paris, 1974).

Pour les Malgaches, l'eau de pluie est « *l'eau de Dieu* ». Celle-ci est indissociable de la vie – donc du riz – car, selon le dicton de la Grande Ile, « *comme l'eau et le riz, inséparables au champ, inséparables dans la marmite* » ; de plus, pour souligner le rôle de l'eau, les riziculteurs affirment avec bon sens : « *C'est l'eau qui fait d'une rizière une terre à riz* ». A Madagascar, on dit joliment « *l'œil de l'eau* » pour désigner une source car l'eau qui sourd de terre voit le ciel³³. Comme la riziculture est l'activité fondamentale dans ce pays, elle est entourée de nombreuses cérémonies, croyances et pratiques. Ainsi, le travail dans les rizières de bas fond est interdit trois jours par semaine sinon les Dieux envoient la pluie avec la grêle qui détruirait le riz. Pareillement, c'est la géomancie qui décide du tracé des canaux d'irrigation afin qu'il ne soit pas défavorable à la communauté. Ce tracé est généralement donné par le trajet qu'emprunte... un zébu car c'est toujours celui qui le fatigue le moins. De plus, la construction des canaux est basée sur des connaissances empiriques et on constate que, dès le XVI^e siècle, les canaux passent là où les sols résistent le mieux pour la portance. « *La part d'eau* » du canal dépend du travail fourni par chacun et celle-ci est en fait un héritage des ancêtres et un moyen d'affirmer son identité et, pour la préserver, les parts d'eau ne se mélangent pas. En règle générale, les canaux vont toujours tout droit pour bifurquer brusquement vers la parcelle à irriguer. Pour le géographe Hervé Rakoto, de l'Université de Poitiers, le réseau de canaux reproduit ainsi les « *bonnes manières* » locales car, quand on va voir quelqu'un, on n'aborde le sujet principal de la visite qu'à la dernière minute³⁴.

Par ces quelques exemples de cosmogonie, de symbolique, de culture africaine de l'eau, on voit à l'œuvre le contenu agraire de cette vision dans laquelle s'expriment bien des dieux du panthéon noir qui entourent le Dieu Suprême : ce sont la pluie, l'eau, la grêle, le vent, le nuage.

De toute évidence, à ces mythes africains s'applique l'observation de Pierre Erny, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg qui, étudiant l'imaginaire de l'eau en Occident, écrit : « *Il y a deux sortes d'eaux : celles qui viennent d'en haut et celles qui surgissent d'en bas. Selon une structure de pensée très largement répandue, le ciel et la terre forment un couple enlacé : le ciel mâle féconde la terre femelle par la pluie pour faire naître ces « enfants » que sont les végétaux. En ce sens, l'eau est liquide séminale et a donc une connotation masculine. Par contre, les eaux des sources et des puits sont nettement féminines et maternelles : elles sont les eaux de l'accouchement, sang et lymphes de la terre, sève montante*³⁵. »

³³ En langue arabe, le mot aïn indique à la fois la source d'eau et l'œil.

³⁴ Ces informations proviennent de l'excellente conférence prononcée par M. Hervé Rakoto à Poitiers le 23 mars 2005.

³⁵ Pierre Erny, « *L'imaginaire de l'eau* », Dire, revue du conte et de l'oralité, n° 13, hiver 1991, p. 34 (cité par Christian Chenault Réf. 41 ci-dessous)

Les contes et les fêtes, révélateurs de la culture de l'eau

D'une certaine manière, bien des mythes sont repris dans les fêtes et les cérémonies publiques ; ils y exposent souvent les fondements de l'ordre social. A travers les mythes, apparaissent les explications du monde, de sa création, de la vie, des origines de la société et de son organisation primitive ainsi que les grandes structures du cosmos car les mythes répondent aux questions fondamentales qui, de toute éternité, taraudent l'esprit des hommes³⁶.

Les contes, comme celui de Chine précédemment relaté, sont une source non négligeable de renseignements culturels, sociaux, religieux et autres relativement aux valeurs attribuées à la nature et aux ressources – et tout spécialement à l'eau – par les communautés humaines les plus diverses. Souvent pédagogiques, ils visent à inculquer le respect de l'environnement – parfois de manière elliptique voire ésotérique. Il en est de même de certaines fêtes et de certaines cérémonies où l'eau tient la vedette.

Ainsi, au pays du Soleil Levant, on célèbre l'eau à travers de très nombreux festivals. Les plus fameux – considérés officiellement comme monuments du folklore national comme celui du sanctuaire d'Izawa-no-miya ou celui de Sumiyoshi Taisha à Osaka – sont consacrés aux rizières sacrées, au repiquage... Le Japon fête aussi traditionnellement en juillet l'éradication, à la fin du XIX^e siècle, du choléra, une maladie hydrique. On célèbre également le festival de l'eau de Miya le 5 octobre et on honore le temple de Nishimiya afin que son puits fournisse une excellente eau pour faire... du saké ! Le 20 juillet est le jour où l'on fête avec des danses, des chants et des pièces de théâtre, l'Océan ainsi que la rivière Mogami et, à cette occasion, les enfants arrosent les passants avec des pistolets à eau en signe de bénédiction et d'amour. Il faudrait, pour montrer la richesse de ces célébrations, citer aussi le festival de la rivière Abe ainsi que la cérémonie d'Omizutori dans le temple de Todaiji. Celle-ci a lieu à Unose, au beau milieu de la rivière Onniu dont le nom évoque étymologiquement l'élixir car on offre de l'eau – symbole d'éternité – aux dieux.

On a donc beau être au pays de la high-tech et de l'informatique de pointe, la célébration de l'eau reste vivace dans la culture et l'imaginaire communs nippons. Pour toutes les sociétés, les mythes apparaissent comme nécessaires. Georges Dumézil a pu écrire : « *Un peuple sans mythe mourrait de froid.* »

Quant aux Vietnamiens, ils disent que leurs ancêtres descendent du dragon, un animal généralement associé à l'eau. C'est ainsi que le Mékong – qui se déverse dans son

³⁶ Carlos Garcia Gual, « *Les mythes classiques* », Pour la Science, n° 167, septembre 1991, p. 70-80. Paris, 2003.

delta par neuf bouches ou « *neuf queues de dragon* » – porte, en vietnamien le nom de *Cuu Long* ou les Neuf Dragons. Une vénération particulière entoure ce fleuve mythique – né dans les neiges du Tibet et qui a vu prospérer l'Empire de Siam – qui achève sa course de plus de 4000 km au Vietnam en le gratifiant de ses millions de tonnes de limon en provenance de Chine, de Myanmar, de la Thaïlande, du Laos et du Cambodge. C'est le Mékong qui rythme la vie des communautés qui vivent sur ses bords signalant par ses crues le moment où il faut s'occuper de la rizière et ceux où il faut plutôt pêcher le poisson. Les Vietnamiens – dont un grand nombre vit sur des maisons flottantes – lui sont reconnaissants de fournir trois mannes : le riz, le poisson et ces innombrables fruits qui donnent cette couleur et cet aspect si caractéristiques aux marchés flottants de Cai Rang, de Phung Hiep, de Can Tho, de Chau Doc...

L'eau joue un rôle fondamental dans l'imaginaire, les perceptions et la culture du Vietnam tant pour l'ethnie majoritaire que pour la cinquantaine de minorités – pour ne rien dire de l'économie. Les fêtes traditionnelles de la première ethnie du pays sont organisées autour de courses de bateaux comme à Hong Kong ou Macao où ces régates revêtent un grand luxe et mobilisent d'importants moyens. La publicité va même jusqu'à en faire un produit pour séduire les touristes !

De plus, les peuples Moïs des hauts plateaux vietnamiens utilisent un « carillon hydraulique » disposé à proximité des rizières pour charmer les génies tutélaires du riz et solliciter une bonne récolte en appliquant une technique d'irrigation. Eloquente matérialisation de la notion d'idéologie et d'un système de représentations mentales explicatives du monde !

Enfin, comme la riziculture – qui ne se conçoit pas sans beaucoup d'eau – est la caractéristique du Vietnam, toutes les fêtes sont prétextes à des prières pour l'eau. Dans le panthéon vietnamien, le génie de l'agriculture et la déesse des eaux tiennent une place considérable et président à toutes les fêtes. Leur culte est fort populaire.

Pour la religion juive, Soukkot (Fête des Cabanes) est la fête de l'eau (*maïm*), plus précisément de la pluie, alors qu'à Pessah (Fête de la Pâque), c'est la rosée (*tal*) que l'on célèbre. Ces fêtes « *offrent de véritables anthologies de l'eau* » écrit Patricia Hidiroglou car « *la geste de l'eau qui y est exprimée permet de rappeler sous forme synthétique ou allusive les épisodes héroïques du passé d'Israël et d'envisager son avenir eschatologique : tout ce qui s'apparente à l'eau et à son cycle dans la Bible et les commentaires y est suggéré*³⁷... » d'autant que Dieu fit le premier homme en mélangeant l'eau à de la terre.

Lorsque le Temple existait encore à Jérusalem, la joie de la libation d'eau était la manifestation la plus grandiose et la plus joyeuse de la fête de Soukkot. On disait de cette cérémonie : « *Celui qui n'a pas vu la Joie de la libation d'eau n'a pas connu la joie* » car

³⁷ Patricia Hidiroglou, « *L'eau divine et sa symbolique* », Albin Michel, Paris, 1994.

l'eau est le symbole terrestre de la parole divine, c'est elle qui donne la vie tant au niveau des individus que pour toute la communauté des juifs. Cette symbolique est illustrée par la fête de Chavouat, la fête du don de la Torah. Dans les communautés juives du Maroc, on s'asperge mutuellement d'eau ce jour-là : on serait en présence d'une ancienne pratique païenne remontant à Babylone.

Les fêtes de l'eau

Les Birmans aussi ont leur fête de l'eau

Pareille en cela à l'Égypte, la Birmanie est traversée par un fleuve majestueux, l'Irrawady et possède un joyau, le lac Inlé, qui fait vivre une grande partie de la population.

En Birmanie, on cultive des jardins suspendus. L'eau est ainsi partout et, en avril (mois lunaire birman de Tagou), se tient le plus grand festival des mois birmans, le festival de Thingyan ou « *Fête de l'eau* » qui marque la fin et le début de l'année birmane et dure cinq jours. Le premier jour, tous les enfants de Birmanie se mettent à jeter de l'eau sur les passants. Les trois jours suivants, c'est au tour des adultes de se lancer de l'eau. Le dernier jour est celui du Nouvel An : on cesse de s'arroser et on se rend dans les monastères pour laver cérémonieusement les statues des Bouddhas avec de l'eau parfumée. Traditionnellement, les gens se lancent de l'eau les uns les autres avec des feuillages qui symbolisent les bons souhaits en cette période de l'année. A l'époque moderne, la fête de l'eau s'est transformée en une aspersion collective. Plus un individu reçoit d'eau, meilleure sera son année. De plus, recevoir beaucoup d'eau est une marque de respect. L'origine de ces pratiques est conservée par la cérémonie du lavage des cheveux au cours de laquelle les jeunes gens lavent les cheveux des personnes âgées de la communauté. En mai (Kason), au moment de la pleine lune, on célèbre le jour de Bouddha par un grand festival. A cette occasion, les fidèles versent de l'eau au pied du banyan sacré, *Nyaung bin*.

Pareillement, à Jaipur, capitale du Rajasthan en Inde, fin mars, on célèbre la fête de Holi, comparable à celle du Thingyan birman et on s'asperge copieusement d'eau en signe de respect et pour s'attirer les bonnes grâces du destin. Du reste, dans les temples hindous, on asperge régulièrement les fidèles d'« *eau de la paix* », une eau que le prêtre a préalablement bénie.

Ainsi, l'eau est ici le vecteur privilégié des traditions et des croyances. Eau sacrée et eau profane se mêlent au cours de ces célébrations pour exprimer des vœux de bonne année ou rendre hommage à Bouddha.

Autre continent, autre fête où l'eau tient une place importante. Eugène Fromentin décrit « *La fête des Fèves, Aïd El Fould*³⁸ » dans l'Alger de 1877 :

« Une fête nègre, que l'usage est de célébrer chaque année... à l'époque où commence la récolte des premières fèves. Quel est le sens religieux de la fête ? Pourquoi ce taureau habillé d'étoffes, décoré de bouquets, qu'un sacrificateur égorge au milieu d'un cérémonial barbare ? Pourquoi la fontaine, l'eau lustrale et le sang du taureau dont la foule est aspergée comme d'une pluie sacrée ? La fête se donne au bord de la mer³⁹... »

Ainsi donc, dans un pays islamisé depuis plus d'un millénaire, des célébrations d'origine animiste africaine en l'honneur de l'eau étaient encore joyeusement observées par la communauté noire algérienne. Pour certains auteurs, cette fête aurait des racines bien anciennes car elle rappellerait des scènes reproduites dans les fresques du Tassili, au Sahara. Il est clair que se sont là des célébrations originaires d'Afrique subsaharienne acclimatées en Afrique blanche par les populations ayant fait l'objet de la traite des esclaves.

Dans un conte⁴⁰ du Congo - qui se trouve dans le recueil sensible et touchant de Victor Nimy - l'amour qu'une mère voue à ses deux enfants emportés par la rivière force celle-ci à les lui rendre. La mère a tellement parlé à la rivière et tellement pleuré sur ses bords que celle-ci les lui rend. La rivière est comme un membre de la famille, on lui parle, on la convainc. L'eau est un élément familier et la rivière est pleine d'esprits avec lesquels on peut discuter, comme sous l'arbre à palabres du village où l'on traite des affaires communes ! C'est ainsi que dans le golfe de Guinée et au Ghana notamment, Jean Rouch rapporte dans un de ses films que les gens parlent de « *Mammy Water* » pour désigner la mer (mère) nourricière et, au cours d'un festival haut en couleurs, le *Chama*, ils offrent manioc, gin et tabac aux génies des eaux et leur immolent un bœuf blanc pour les remercier et leur exprimer leur reconnaissance et leur respect.

Bien loin du Congo et du golfe de Guinée, sur les rives de Manzanares, à Madrid, on vénère encore le puits miraculeux de la retraite de San Isidro Labrador (1172). La légende veut qu'un enfant tomba dans le puits mais le saint homme intercédât auprès de celui-ci. Les eaux de ce dernier montèrent rapidement et miraculeusement permettant ainsi de sauver l'enfant d'une noyade certaine. Ici, ce n'est pas l'amour d'une mère qui opère mais le pouvoir d'un saint homme capable de s'adresser à l'eau et de la convaincre. Saint François lui-même n'humanise-t-il pas l'eau quand il parle de la « *sorella acqua* » ? Dans la religion juive, « *le tsadik* », le juste fait monter le niveau des eaux dans les puits ». « *L'eau, élément de la douceur, est aussi symbole des éléments pacifiques dans toute la littérature rabbinique* » écrit Norbert Lipszyc⁴¹.

³⁸ Il faut écrire en fait « *foul* », traduction du mot fève et non « *fould* ».

³⁹ Eugène Fromentin, « *Un été dans le Sahara* », Plon, 1879, Paris.

⁴⁰ Victor Nimy, « *Maa Mboyo, la mère aimante* », L'Harmattan, Paris, 2002

⁴¹ Marie-France Cais, Marie-José Del Rey et Jean-Pierre Ribaut, « *L'eau et la vie. Enjeux, perspectives et visions culturelles* », Dossier pour un débat n°97, Editions Charles Léopold Mayer, Paris, 1999.

L'eau et l'imaginaire

Extraordinaire permanence dans l'imaginaire des hommes de cette personnification de l'eau, de cette familiarité avec elle sous des climats, des croyances et des cultures qui n'ont de commun que leur humanité et leur révérence pour cet élément à la fois si singulier et si proche.

« L'eau est liée à l'homme, plus, à la vie, par une familiarité de toujours, par un rapport de nécessité multiple en vertu duquel son unicité se dissimule sous le vêtement de l'habitude » écrit Primo Lévi dans *« Le système périodique »*

Jean Seran, un officier méhariste français, familier du Sahara tunisien a bien connu la tribu des Merazigues dont le marabout est vénéré parce qu'en fichant son bâton dans le sable, en plein désert, il fit jaillir aussitôt une source claire⁴². Cet officier rapporte⁴³ un fait étonnant dont il donne même la date exacte, le 13 mai 1947 :

« Deux bergers Merazigues⁴⁴ remontaient lentement du Sud vers la Garaa⁴⁵ de Bou Flidja. Ils conduisaient, chacun, un troupeau de brebis sensiblement égal à celui de l'autre et marchaient de concert. Par cette année terrible de grande sécheresse, ils avaient péniblement sauvé la plupart des bêtes confiées à leur garde... »

Sur la foi d'un renseignement obtenu d'un chamelier rencontré plus tôt, ils savaient qu'il y avait de l'eau au lieu dit Rass el Hachi :

« C'était vrai. Il y avait de l'eau dans ces grottes où ne pénétrait jamais le soleil ; les deux troupeaux, l'un après l'autre, par moitié, purent s'abreuver correctement. Les deux bergers s'en réjouirent.

Mais voici que le jour même de cet événement heureux, avant que le soleil ne se soit incliné sur la ligne du couchant, quarante-deux brebis moururent toutes à la fois... en quelques minutes. Cette hécatombe subite, mystérieuse était divisée en deux parts bien égales... dans chaque troupeau... » écrit Seran.

Comment expliquer cette hécatombe ?

Eau polluée par des cadavres d'animaux, des algues toxiques⁴⁶ ? Vengeance, jalousie ou vendetta ?

Que non !

⁴² De même, le marabout Sidi El Hraoui est réputé avoir fait jaillir la source de Ras El Aïn qui alimente Oran, en Algérie.

⁴³ Jean Seran, *« Parcours Marazig »*, Editions La Rapide, Tunis, 1948.

⁴⁴ Tribu du Sahara tunisien, au sud de Douz. *« Replée sur elle-même »*, dit Jean Seran, elle gardait, à l'époque des faits, ses traditions et coutumes séculaires.

⁴⁵ *« Garaa »*, marais, marécage en arabe dialectal tunisien.

⁴⁶ Des chercheurs allemands suspectent ce type d'algues d'être à l'origine de la mort de nombreux mammifères fossilisés – vieux de 47 millions d'années – découverts dans les sédiments du lac de Messel (Science, vol. 306, 26 novembre 2004)

Le narrateur a la clé : « *Le point d'eau de Rass el Hachi est un lieu sacré. Il est considéré par les Merazigues comme un domaine des « djnouns » (esprits)... Quand un troupeau est obligé de venir s'abreuver au rhedir⁴⁷ d'el Hachi, avant de le mettre ainsi en communion intime avec les djnouns de l'eau sacrée de ce lieu, il est absolument nécessaire que le berger fasse... le sacrifice rituel de l'une des plus belles bêtes du troupeau... pour se ménager la protection des djnouns... Lorsque la nouvelle [de cette catastrophe] s'en fut répandue jusqu'à Douz et dans les campements, parmi tous ces gens qui ont toujours cru aux manifestations du surnaturel pour les avoir plusieurs fois rencontrées sur leur parcours de nomades, il ne s'en trouva pas un seul pour rire de cette histoire ni pour s'en étonner. »*

En réalité, derrière ces faits extraordinaires, inexplicables pour la raison, se profilent une initiation et une pédagogie de l'eau, une façon d'inculquer aux générations futures un comportement responsable vis-à-vis de cet élément sans lequel le nomade ne saurait faire ses cinq prières quotidiennes, satisfaire ses besoins et garder son troupeau qui est, le plus souvent, toute sa richesse car, écrit Jean Seran : « *Autour des feux le soir et très tard dans la nuit, se déroulent de longues palabres au cours desquelles il est souvent question des points d'eau, préoccupation constante des gens du parcours. A leur sujet, courent des légendes où foisonne le merveilleux ; et ce sont là les histoires préférées des enfants qui les écoutent sans se lasser jamais apprenant ainsi, sans s'en douter, à dédier un culte respectueux à l'eau, le plus précieux des biens pour un nomade. »*

L'eau, le plus précieux des biens pour un nomade ?

Assurément, mais tant que sa dignité et son honneur sont respectés car Sidi Merzoug, l'ancêtre venu de Tripolitaine aurait déclamé ces vers devenus depuis lors un Commandement pour ses descendants :

*« Je mènerai mes Fils loin des terres humides ;
D'une Eau qui rend esclave et livre aux vexations.
Plutôt leur Honneur sauf et ventres vides,
Que ventres bien remplis au prix d'humiliations. »*

A mille lieues du Sahara tunisien, au Maharashtra, en Inde, un puits est vénéré, don d'un homme à ses semblables et action de grâce à la déesse de l'eau Avan chez les Parsis – qui n'enterrent pas leurs morts pour ne pas souiller la terre et l'eau et les exposent plutôt aux vautours sur « *les tours du silence* »...

⁴⁷ Prononciation incorrecte du mot « *ghedir* » qui désigne, en milieu saharien, un bassin naturel ou aménagé recueillant eau de pluie et de ruissellement qu'on trouve généralement dans le creux des rochers ou dans le lit des oueds. Les cartes mentionnent les plus importants mais la plupart sont seulement connus des bergers qui transhumant dans la région. A signaler qu'outre les puits, on rencontre encore au Sahara des « *tsmeds* », sorte de puits rudimentaires creusés de main d'homme et alimentés par les eaux d'infiltration dont l'abondance varie avec les saisons de pluie. Comme ils ne possèdent pas de source permanente, certains *tsmeds* restent à sec des années durant écrit Jean Seran.

Une légende urbaine court les rues à Mumbai et elle met en scène ce puits.

Le puits le plus ancien – et encore en usage – de Mumbai est probablement celui de la Vieille Esplanade que tous les Parsis de la ville vénèrent. Creusé en 1725, il est entouré d'une bien touchante légende : on le doit à un pauvre homme devenu philanthrope, Bhika Behramji, qui voulait en faire une action de grâce suite à une terrible mésaventure. Voyageant sans le sou en 1715 de Bombay à Bharuch pour gagner sa vie, Bhika fut capturé par les Marathas, en guerre contre le sultan de Gujerat et qui le prirent pour un musulman. Il put les convaincre qu'il était plutôt zoroastrien et put quitter, libre, la sinistre forteresse de Pandegadh. Pour remercier le ciel de cette libération miraculeuse et de la fortune qu'il amassa par la suite, il construisit le puits de la Vieille Esplanade. Son eau acquit rapidement la réputation de guérir de nombreuses maladies et, au fil des ans, les Parsis en firent un lieu de pèlerinage d'autant que, léché par les vagues de la mer toute proche, son eau est toujours restée d'une extrême douceur. Ils y viennent notamment durant le mois sacré d'Avan du calendrier zoroastrien. Ce mois, en fait, est consacré à la déesse de l'eau qui porte ce même nom⁴⁸.

Fait remarquable : toutes les communautés de la ville ont libre accès au puits sans discrimination aucune, hommes et femmes, toutes castes confondues. Ainsi, une fois de plus se vérifie le fait que l'eau peut être aussi facteur de rapprochement et catalyseur de la compréhension de l'autre.

Comme on l'a déjà vu dans le cas du Japon, les mythes continuent leur petit bonhomme de chemin dans nos sociétés hypermodernes. Ils sont toujours de fidèles compagnons, des poissons – pilotes des projections mentales des hommes et de leurs fantasmes.

Ainsi, à l'heure actuelle, un des commerces les plus florissants à Hawaii est la vente de l'eau de mer dessalée provenant des profondeurs océaniques. Les Japonais raffolent de cette eau vendue comme complément alimentaire et diététique. Ils lui attribuent une foule de vertus : elle serait capable de diminuer le stress, de faire perdre du poids, d'améliorer la digestion ainsi que la carnation et la texture de la peau⁴⁹.

Mythes, croyances et symboles liés à l'eau prouvent que celle-ci est le vecteur d'une culture enracinée dans les perceptions et l'imaginaire des hommes sous toutes les latitudes même si une symbolique unique de l'eau est difficile à prouver et qu'on ne peut nier dans le même temps certaines convergences frappantes. L'ambivalence est cependant souvent présente : l'archétype de tous les fleuves, le Nil, était associé aux mythes de la mort, de la résurrection et de la fertilité.

Cette culture de l'eau est aussi vecteur d'une éthique de l'Universel Commun même

48 Meher Marfatia, « *Water way to say thank you* », The Times of India, 16/01/2004.

49 Chemical and Engineering News, (Organe de la Société américaine de chimie), 20 septembre 2004, p. 88.

si chaque culture a son rapport spécifique à cet élément lui-même enraciné dans son histoire propre.

La symbolique de l'eau a souvent permis la mise en place d'une structuration sociale primitive.

Mythes et symboles sont des besoins impérieux pour l'être humain, face à la transcendance, par exemple. Son imaginaire, ses rêves, ses fantasmes et sa pensée s'y expriment. Même dans les sociétés occidentales, « *la dimension anthropologique de l'imaginaire, le besoin de mythe sont en train de refaire surface*⁵⁰ » disent les psychologues. Certains vont jusqu'à affirmer que les comportements actuels vis-à-vis de la ressource, dans certaines sociétés, sont liés « *à un déficit d'investissement symbolique.* »

Mais si « *la vie se perpétue par l'instinct, l'héritage ne va pas sans projet* » assure Régis Debray qui ajoute : « *La transmission est charge, mission, obligation, culture. Elle fait passer d'hier à aujourd'hui le corpus de connaissance, de valeurs et de savoir-faire qui assoit, à travers de multiples allers-retours, l'identité d'un groupe* ». Pour bien transmettre, conclut Debray, « *il faut transformer sinon convertir.* »

Ces réflexions s'appliquent, nous semble-t-il, à la problématique eau et à sa symbolique, en un mot à la culture de l'eau et montrent la voie pour faire progresser et améliorer l'usage que les hommes font de cet élément essentiel et à nul autre pareil – pourtant menacé par la pollution et la pénurie à l'échelle globale- dans le respect des racines et de l'identité de chacun.

⁵⁰ Voir à ce sujet, par exemple, l'article de Jean-Claude Vernex, « Géographies imaginaires du Léman » in *Lémaniques*, n° 55, mars 2005, p.1- 3 où l'on peut notamment lire : « *Eaux douces, eaux mortes peuplées de « fenettes », eaux traîtresses et tempétueuses, eaux- miroir où se reflète l'imaginaire de l'homme, le Léman est fait de mondes multiples et changeants qui expriment autant de « cultures du regard* » induisant la mise en forme d'un véritable patrimoine symbolique autant matériel qu'immatériel.

L'eau dans le Coran : symbolique et fondements d'une culture de l'eau

« Avant de concevoir Sa Création, Dieu était dans un nuage, au milieu des airs.

Puis Il créa Son Trône au-dessus de l'eau ».

Hadîth (Dit authentique du Prophète)

Le Coran est le Livre par excellence, *Al Kitab*, paroles de Dieu transmises au Prophète Muhammed par l'archange Gabriel. Il compte 114 sourates ou chapitres d'inégale longueur. Chaque sourate est composée de versets (*ayât* ou signes de Dieu).

Pour le Coran, l'eau est l'élément essentiel de la Création et il y revient si souvent – 63 fois – que certains vont jusqu'à parler de « l'obsession » ou de « l'ensorcellement » du Livre Saint pour cet élément.

Dans la culture arabe, cet immense intérêt du texte sacré pour l'eau n'a rien d'étonnant. En effet, dans son fameux traité « *L'eau dans la pensée islamique et la littérature arabe* », le Professeur Muhammed bin Abdulaziz écrit : « Il suffira de dire que les Arabes lui vouent une telle passion et placent tant d'espoir dans sa survenue, qu'on a pu à bon droit les qualifier de « fils de l'eau du ciel ». Chez les Arabo-Musulmans, la meilleure chose qu'on puisse souhaiter à celui dont on attend une faveur, c'est que « Dieu l'abreuve ». Pensant à des jours de bonne entente et de quiétude, où les âmes trouvent la sérénité, ils les qualifieront de *masqa Allah*, c'est-à-dire « irriguées par Dieu. »

Même ceux qui, au début de l'Islam, traitaient Muhammed d'imposteur, le mettaient au défi de réaliser des miracles en rapport avec l'eau !

« *Nous ne te croirons pas, à moins que tu ne fasses jaillir de la terre une source d'eau vive ; ou à moins que tu n'aies un jardin planté de palmiers et de vignes, et que tu fasses jaillir des torrents au milieu de ce jardin*⁵¹. » (Sourate Les Fils d'Israël, v. 92 – 95). Ce qui, bien évidemment, n'est pas sans rappeler la Bible quand l'Éternel ordonne à Moïse : « *Passe devant le peuple et prends avec toi les anciens d'Israël ; prends aussi dans ta main ta verge avec laquelle tu as frappé le fleuve, et marche ! Voici, je me tiendrai devant toi sur le rocher d'Horeb ; tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau et le peuple*

⁵¹ Nous avons utilisé deux traductions du Coran : celle de Muhammad Hamidullah (avec la collaboration de Michel Leturny), Club français du livre, Paris, 1959 et celle de Jacques Berque, Sindbad, Paris, 1990. Nous avons toujours opté pour la version la plus parlante pour le lecteur francophone, loin de toute érudition ou spécialisation.

boira. Et Moïse fit ainsi, aux yeux des anciens d'Israël. » (Exode, 17, 5 – 6). La Bible, de son côté, traite très souvent de l'eau (Lévitique, Genèse I et II) tant au sens propre que métaphorique : elle y est « *créature de Dieu* » et « *bienfait divin* » mais son absence empêche les fidèles de remplir leurs obligations d'une part et elle apporte dans son sillage, d'autre part, sécheresse et désolation.

L'eau dans le Coran

Le Coran ne manque pas d'évoquer le Déluge. Dans la sourate Qui s'avère, v. 11, il dit : « *Quand l'eau se rebellait, Nous vous avons chargés sur l'Arche* » et il ajoute, dans la sourate Les Redans (v. 64) : « *Nous le sauvâmes lui [Noé] et ses compagnons de l'Arche, et Nous engloutîmes ceux qui ont démenti Nos signes* » et enfin dans celle de Hûd (v.44) : « *Et il fut dit : « Terre, ravale tes eaux, et toi, ciel, te dégage ! » L'eau baissa... L'Arche s'installa sur le mont Jûdi.* »

Le Livre saint affirme que l'eau est, de par la volonté divine, l'unique base de l'apparition de la Vie : « *A partir de l'eau, Nous avons constitué toute chose vivante* » (Sourate des Prophètes, v. 30).

La relation coranique de la formation du Cosmos met fortement l'accent sur l'eau comme le montrent d'autres versets de la sourate précédente qui énumère, d'un côté, le ciel, la terre, la lune, le soleil, la nuit, le jour... comme facteurs naturels de la constitution de l'Univers et de l'autre côté, un seul et unique élément pour y insuffler la vie : l'eau. Cependant, le Coran affirme aussitôt que l'eau remplit de vie tout l'Univers inanimé : « *C'est Lui qui a créé les cieux et la terre en un laps de six jours tandis que Son Trône surplombait les eaux* ». Pour certains exégètes⁵², cela signifie en effet que le ciel et la terre ont pour origine l'eau et qu'Allah en a tiré les éléments naturels ainsi que les êtres vivants. L'eau n'est pas absente des pierres et des roches. Ainsi, la sourate La Vache (v. 73- 74) énonce : « *...Car il est de la nature de la pierre que des ruisseaux en fusent, de sa nature qu'elle se fissure et qu'en sorte de l'eau, de sa nature qu'elle dévale, et cela par crainte de Dieu* ». Le Coran apprend en outre que « *Dieu a créé toute bête à partir de l'eau. Les unes se déplacent sur le ventre, d'autres marchent sur deux pieds et d'autres sur quatre. Dieu crée ce qu'Il veut. Il est Omnipotent.* » (Sourate La Lumière, v.45). Ainsi, toute vie sur terre est redevable de son existence à l'élément liquide : « *Parmi Ses Signes,... [faire] descendre du ciel une eau dont Il vivifie la terre après qu'elle soit morte* » (Sourate Rome, v. 24). Cette propriété vivifiante de l'eau se retrouve dans maints versets : « *Et c'est lui qui envoie les vents comme une annonce de Sa miséricorde. Et Nous faisons descendre du ciel une eau de pureté pour en faire revivre une terre morte et en abreuver parmi Notre création gens et troupeaux par multitudes entre eux.*

⁵² Voir par exemple, Radhouane Essaièd, Bada'el (Beyrouth), n° 2, Automne 2004, p. 28 – 29.

Nous la modulons afin qu'ils méditent⁵³ » ou encore « Nous faisons descendre du ciel une eau de bénédiction, pour en faire pousser des vergers et le grain de la moisson... Par elle, Nous avons donné vie à une contrée morte. Ainsi, la Résurrection. »

La relation coranique de la Création est bien naturellement couronnée par celle de l'être humain comme le confirme le verset 54 de la sourate Le Critère : « *Lui qui de l'eau a créé l'homme, puis l'institua par l'alliance et la consanguinité* ».

Dante Caponera estime que, pour le Coran : « *Après l'Humanité, l'eau est la plus précieuse création de Dieu⁵⁴* » et, de fait, l'eau est, dans le Livre saint, au service de l'humain : « *C'est Dieu qui a créé les cieux et la terre et fait descendre du ciel une eau dont il tire certains fruits pour votre attribution, met à votre service les bateaux pour courir la mer avec Sa permission, à votre service des rivières...* ».

Dieu met à la disposition de l'homme, grâce à l'eau, les plantes : « *...Lui qui a fait pour vous de la terre un berceau, pour vous, y a pratiqué des chemins, et du ciel, fait descendre de l'eau, dont Nous tirons tant d'espèces de plantes.* » (Sourate Taha, v. 53) ou encore « *après quoi, la terre, Il aplanit ; en fit sortir son eau, son pâquis (ou pâturage)* ». (Sourate Celles qui tirent, v. 31)

Jacques Berque montre que la sourate L'arrivant du soir - dans laquelle le v. 6 appelle l'homme à l'humilité⁵⁵ :

« *Que l'homme considère d'où il est créé, Il est créé d'une giclée d'eau (d'un jaillissement de liquide)* » – exprime en fait, avec l'évocation de la pluie, le caractère cyclique de la nature et la résurrection et Berque de s'exclamer : « *Admirable évocation qui se complète par celle du retour annuel de la végétation* » au verset 12. Végétation vitale pour l'entretien du cheptel du bédouin arabe et singulièrement pour ses chameaux.

Etant donné ce rôle éminent, dans le Coran, cet élément est béni, doué de propriétés purificatrices pour son rôle dans l'épanouissement de toute existence et sacralisé :

« *... Lors Il vous couvre d'une torpeur, sécurité de Lui venue, fait descendre sur vous l'eau du ciel pour vous en purifier, dissiper sur vous la souillure de Satan, ceindre votre cœur, affermir vos pieds⁵⁶* » (Le Butin, v.11) ou encore comme le répète la sourate Qâf, v. 9 :

« *Nous faisons descendre du ciel une eau de bénédiction, pour en faire pousser des vergers et le grain de la moisson*

Les palmiers aux longs fûts dont les spathes s'étagent

En attribution à Nos adorateurs, et pour en faire revivre un pays mort »

⁵³ Pour Hamidullah, « *le vent annonce la pluie laquelle est, en pays sec ou aride, l'une des plus manifestes manifestations de la miséricorde divine.* » Ainsi, dans la sourate Les Fourmis (v. 63), il est encore question du vent : « *Celui qui envoie les vents comme une bonne annonce.* » Mais comme les mécréants ne remercient pas pour les bontés divines comme la pluie, Allah les châtie : « *Et si Nous envoyons un vent puis qu'ils voient tout jaunir, après cela, ils demeurent bien ingrats.* » (Sourate Rome, v.51).

⁵⁴ « *Water management in Islam* », edited by Naser Faruqi, Asit K. Biswas and Murad Bino, United Nations University Press, Tokyo, 2001.

⁵⁵ Ce type de rappel se retrouve encore dans la sourate l'Envoi, v. 20 ainsi que la sourate Le Pèlerinage, v. 5.

⁵⁶ Pour Hamidullah, le Coran fait allusion à la fameuse bataille de Badr (an 2 de l'Hégire, 623), victoire décisive pour la nouvelle foi et au cours de laquelle il plut. Le camp musulman étant sur du sable, celui-ci devint plus ferme (évitant ainsi la poussière au cours du combat) et celui de l'ennemi Qoraychite étant sur un sol plutôt argileux devint boueux, gênant les fantassins et la cavalerie.

Donc, pour le Coran, l'eau est symbole de vie. Son absence ou sa rareté signifient généralement un arrêt de mort. Le Livre saint de l'Islam multiplie les évocations sur ces thèmes : « *Ainsi Dieu fait-Il descendre du ciel sur la terre une eau pour l'en faire revivre après qu'elle sera morte* » (Sourate les Abeilles, v. 65) ou encore : « *Ainsi vois-tu la terre languir, et quand Nous faisons descendre de l'eau sur elle, s'émouvoir, gonfler, faire pousser un peu de chaque merveilleuse espèce* » (Sourate Le Pèlerinage, v. 5).

Entre la vie et la mort, l'eau peut procurer non seulement la prospérité, la richesse et l'opulence mais elle peut aussi provoquer des malheurs si d'aventure on l'utilise ou on la gère à mauvais escient ou si on ne rend pas grâce à Dieu pour ses bontés : ainsi la sourate La Caverne (v. 40-41) met en garde : « *Il se peut que mon Seigneur me donne un jour mieux que ton jardin...ou que son eau descende si profond que tu ne puisses plus la retrouver sans que tes supplications n'y puissent rien* » et la sourate La Royauté (v. 30) est encore plus explicite : « *Dis : Qu'opinez vous ? Si votre eau s'abîme un beau matin, qui donc vous pourvoira d'une eau à fleur de sol ?* ».

La métaphore procède du contraste entre l'eau d'un puits disparaissant dans quelque crevasse et l'eau jaillissant à fleur de sol, contraste vécu parfois dramatiquement par certaines civilisations⁵⁷. Pour Jacques Berque, il y a dans ce verset une allusion possible à la sécheresse qui frappa La Mecque aussitôt après l'Hégire (16 juillet 622) quand le prophète, pour échapper aux persécutions et à l'assassinat dut fuir, avec les premiers fidèles, à Médine.

Pour le texte coranique, la vie est inconcevable sans eau car, outre ses fonctions vitales, essentielles pour les plantes, les animaux et les humains, Dieu nous a entourés de beautés naturelles matérialisées par les fleuves, les montagnes couronnées de neige, la mer et ses rivages et la sourate Le Tonnerre (v. 3 et 17) d'explicitier : « *C'est Lui qui a étendu la terre, y disposa montagnes et fleuves et toute sorte de fruits... C'est Lui qui du ciel fait descendre l'eau, et les vallées s'inondent à la mesure de leur capacité et l'inondation charrie une écume flottante* ».

Radhouane Essaièd, professeur de philosophie islamique à l'Université libanaise relève que, dans le Coran, lors de la description des mers, des fleuves et des plans d'eau, on ne décèle aucune crainte relativement à la désertification, à la pénurie d'eau ou de la vie en milieu aride. L'eau est une des bontés de Dieu. En conséquence, sa rareté ne saurait être qu'un signe de la colère divine, une conséquence de sa mauvaise gestion par les hommes ou de leurs projets mal conçus car Dieu a tout créé avec mesure, sans excès mais également sans parcimonie : « *Et Nous avons fait descendre du ciel de l'eau avec mesure. Puis Nous l'avons installée sur la terre, cependant que Nous*

⁵⁷ Le terme *ma'in* utilisé dans ce verset et signifiant « *jaillissant à fleur de sol* » reparaît dans le Coran dit Berque à propos de Jésus (Sourate Les Croyants, v. 50). Il faut signaler ici la richesse inouïe de la langue arabe quant au vocabulaire relatif à l'eau, aux puits, aux nuages...Le poète palestinien Mahmoud Darwich a recensé pas moins de 110 vocables pour dire « eau » en arabe (Mahmoud Darwich, « *Mémoire...pour l'oubli* », Organisation arabe pour les études et l'édition, Beyrouth, 1990, p. 46 – 47). En hébreu, l'eau qui se dit *maim* est du féminin pluriel.

sommes capables de la faire disparaître... Nous avons par elle produit pour vous des jardins de dattiers et de vignes, où il y a pour vous beaucoup de fruits... » (Sourate Les Croyants, v. 18). Aujourd'hui encore, en Terre d'Islam – comme chez les juifs – en cas de sécheresse persistante, des prières sont dites et parfois, comme en Tunisie ou en Algérie ces dernières années, les autorités elles-mêmes en prennent l'initiative⁵⁸. Dans l'Arabie antéislamique déjà, en période de sécheresse, on faisait des sacrifices à la déesse de la pluie Manât, à la Mecque.

Le Coran, dit Essaiéd, appelle à la bonne gouvernance de l'eau et au partage équitable de la ressource quand il dit : « *Annonce leur que l'eau est entre eux divisée, chaque ayant droit se présentant* »⁵⁹ (Sourate La Lune, v.28).

Pour le Coran, la marque suprême des faveurs divines, dans ce bas monde, se manifeste dans la pluie et les eaux de rivières. Mais Dieu punit les mécréants « *en détruisant leurs puits* » (Sourate Le Pèlerinage, v. 45). Châtiment bien grave car, dans le désert, les points d'eau sont éloignés les uns des autres et manquer d'eau, dans cet environnement aride, est souvent fatal.

L'eau et la Vie Eternelle

Pour le Coran, il y a bien évidemment la vie sur terre mais il y a aussi l'au-delà. Là encore, l'eau est la meilleure récompense que Dieu fait aux croyants et à ceux qui ont fait des œuvres pies au cours de cet éphémère passage sur terre qu'est la vie pour tout adepte du message de Muhammed. C'est par dizaines que le Coran réitère des expressions comme « *des paradis sous lesquels l'eau court* » ou « *les eaux vives et courantes* » promises aux bons musulmans sous « *l'ombre étendue des arbres du paradis* » ; la sourate La Vache (v. 25) intime cet ordre au prophète : « *Et annonce à ceux qui ont cru et fait œuvres bonnes qu'il y a pour eux, oui, des Jardins sous quoi coulent des ruisseaux* ». On retrouve quasiment les mêmes mots dans le v. 85 de la sourate Le Plateau Servi : « *Dieu donc les récompense...en Jardin du Paradis sous quoi coulent les ruisseaux, où ils demeureront éternellement.* »

Pour Hamidullah, traducteur du Coran, ces expressions graphiques semblent destinées à rappeler aux Bédouins de l'Arabie désertique les côtes de la Syrie, avec leurs verdoyants jardins fruitiers sous lesquels jaillissent les sources en petits ruisseaux, l'idéal, en somme, pour un habitant des étendues arides de l'Arabie. L'Évangile selon

⁵⁸ Mais à Istanbul - frappé en 1994 par une sécheresse exceptionnelle - on a assisté à un vif débat entre partisans de « *la pluie religieuse* » et ceux de « *la pluie scientifique* », cette dernière étant provoquée par ensemencement des nuages par des cristaux de nitrate d'argent. (Musa Akdemir, « *Istanbul assoiffé implore les cieux* », Libération, 11 juillet 1994, p. 15)

⁵⁹ La traduction de Hamidullah est un peu différente de celle de Berque : « *Et informe-les que l'eau est à partager entre eux, oui, chacun son tour de boire.* » Cet auteur ajoute : « *Dans la tradition islamique, chacune des Douze Tribus a son passage comme elle a sa source d'eau au désert.* »

Saint Luc (XX, 30) ainsi que les écrits d'Ephraïm le Syrien (vers l'an 365), ajoute le traducteur, énumèrent également, les plaisirs indescriptibles du Paradis en des termes terrestres.

Au Paradis, les bienheureux boivent « *une coupe d'eau de source* » et « *n'en seront jamais plus privés.* » Le texte coranique utilise le terme arabe de ma'in (voir note 7) pour « *eau qui coule à la surface* », vrai délice, ajoute Hamidullah, pour qui n'a connu que l'eau amère des puits profonds des déserts, souvent saumâtre, ferrugineuse ou trop chargée en sels. De plus, la sourate En rangs, (v. 45 à 47) annonce aux bienheureux que Dieu les dispensera « *des longues courses* » pour aller chercher cette eau d'un point d'eau lointain sous le soleil brûlant du désert. Du reste, au paradis, une source porte le nom de *Salsabil*, mot composé de *salas* (marche facile et aisée) et *sabil*⁶⁰ (sentier), c'est-à-dire eau coulante et agréable et une autre celui de *Tasnîm*, ce qui signifie source à l'eau abondante ; de plus, un des ruisseaux du paradis répond au nom de *Khawthar* (nectar en arabe). Dans la sourate Taha, v. 119, pour mettre en garde Adam contre les ruses de Satan, Dieu lui assure qu'au paradis : « *Tu n'y auras soif, ni ne souffriras des rayons du soleil montant.* »

On notera que le paradis est parcouru par des fleuves et des rivières⁶¹ et non par des mers car le fleuve est symbole de vie tandis que les mers, tout comme les déserts, dit le romancier égyptien Gamal Ghitany, « *sont des étendues infinies, et prennent à travers cette infinitude une signification et une symbolique communes, dans laquelle se rejoignent pour une fois la terre et la mer.* »

On notera que le Coran consacre la sourate Saba au sud-ouest du Yémen. Cette contrée – Arabia Eudaimon, « la prospère Arabie », que cite Dionysos parmi les pays lointains qu'il a visités d'après Euripide – a frappé les esprits des Bédouins par sa riche et verte végétation ainsi que par son opulence car, bien avant l'ère chrétienne, on y pratiquait l'irrigation, et on y avait construit non seulement des digues mais aussi le fameux « barrage » de Mareb, évoqué dans la littérature arabe antéislamique. L'inondation du « barrage » est citée dans le v. 16 de cette sourate : « *Nous déchâ-nâmes sur eux le flux de 'Arim, leur remplaçâmes leurs deux jardins par deux jardins offrant pour toute nourriture des épineux, des tamaris, de rares jujubiers sauvages.* » Il semblerait que la première destruction de ce « barrage » se situe vers 750 avant J.C. et une autre serait un peu antérieure à l'apparition de l'Islam. L'ouvrage aura fonctionné 1500 ans environ et permis d'irriguer près de dix mille hectares soit de

⁶⁰ Accomplissant le pèlerinage en 808, Zubaida, l'épouse du grand calife abbasside Haroun Al-Rachid a été touchée par les difficultés que rencontraient les pèlerins pour se procurer de l'eau. Elle ordonna alors la construction, sur ses deniers propres, d'un canal pour amener l'eau d'Aïn Hanin à la Mecque. Fait intéressant à noter : actuellement dans certains pays musulmans (Koweït, Maroc...) *sabil* signifie aussi point d'eau mis par un pieux bienfaiteur à la disposition des passants. Au Koweït, ces points sont même réfrigérés et le nom du donateur (souvent d'ailleurs une donatrice) est indiqué. Au Maroc, ils sont richement décorés d'azulejos. Offrir de l'eau au passant est hautement apprécié dans tout le monde islamique.

⁶¹ L'eau accompagne souvent la représentation du paradis. Le pays d'Eden, le jardin des délices – où vécurent Adam et Eve – est la source de quatre fleuves : Pishôn et Gihôn (longtemps pris pour le Gange et le Nil), Tigre et Euphrate. Quant au paradis nippon, Amer, il se situe au dessus de la terre et il est irrigué par le fleuve paisible qu'est la Voie Lactée. Enfin, le paradis des Anciens Egyptiens est le Champ de Roseaux, vision idéalisée des paysages familiers des bords du Nil.

quoi nourrir 50 000 personnes, chiffre considérable pour l'époque⁶², ce qui explique l'intérêt du Coran pour cette réalisation hydraulique, unique dans son genre, dans la péninsule arabique.

Rien n'est plus agréable à Dieu que l'offrande d'eau à son prochain – fut-il un ennemi et la chârîa – terme qui, à l'origine, hasard ô combien instructif, signifiait « *loi de l'eau* » – a institué « *haq al shafa* » (*shirb*) ou « *droit d'étancher sa soif* » pour tout un chacun. L'immense valeur attribuée au fait de donner de l'eau à une créature quelconque est reflétée par ce hadîth⁶³ rapporté par Al Bukhari⁶⁴ : « *Dieu a accordé son pardon à une prostituée parce que, passant devant un chien sur le point de mourir de soif, elle retira sa chaussure et la nouant avec son couvre-chef, tira un peu d'eau d'un puits pour désaltérer l'animal. Dieu lui octroya son pardon pour cette action* ».

Le Coran souligne aussi l'ambivalence de l'eau qui peut aussi détruire – par exemple au moyen de pluies torrentielles, de grêle ou d'inondations – et permettre de châtier les mécréants. Ainsi, la sourate Les Bestiaux, v. 70 annonce au prophète : « *Laisse ceux qui prennent leur religion pour jeu, amusement et sont trompés par la vie présente... A eux, breuvage d'eau bouillante et châtiment douloureux pour avoir mécréu* ». Chez les Arabes païens en effet, on torturait à l'eau bouillante. De même, la sourate Les Poètes, v. 173, rapporte que Dieu châtie les peuples mécréants au moyen de précipitations catastrophiques : « *Et Nous fîmes sur eux pleuvoir une pluie. Et quelle mauvaise pluie, pour ceux qu'on avait avertis !* ». Les biographes de Muhammed relèvent que, en 605, le prophète, alors âgé de 35 ans, avait vécu la destruction de la Kaâba par un incendie suivi de pluies torrentielles.

Une religion qui ne peut se passer de l'eau

L'eau joue un rôle essentiel dans l'observance des préceptes religieux. On peut aller jusqu'à dire que, sans cet élément, la pratique quotidienne de l'Islam serait quasiment impossible.

En effet, après un rapport sexuel, le (ou la) musulman(e) doit se laver de la tête au pied (*ghus'l*), généralement au hammam, lieu de grande convivialité et où l'on se réunit en tant que communauté musulmane autour de l'eau purificatrice, valeurs et

⁶² Pierre Gentelle écrit à ce propos : « Depuis l'Antiquité, Mareb est l'objet d'une admiration unanime, en raison de la digue placée en travers du wadi, et que, pour cette raison, on appelle parfois barrage... Les vestiges que l'on peut observer aujourd'hui encore constituent une si ingénieuse manière de capter l'eau qui coule inutilement vers le désert qu'ils n'ont cessé d'intriguer ceux qui en avaient connaissance. Un tel ouvrage n'est pas cité par hasard dans le Coran, bien que le Coran soit postérieur à la destruction définitive du barrage. » (in « *Traces d'eau. Un géographe chez les archéologues* », Belin, Paris, 2003).

⁶³ Information rapportée par un grand nombre de chaînes orales relatant les actes et les paroles du prophète. Pour les musulmans, le hadîth fait autorité immédiatement après le Coran.

⁶⁴ Muhammed Bukhari (810 – 870), considéré comme le plus grand rapporteur de hadîths et vénéré comme un saint. Ses « *Traditions islamiques* » ont été traduites en français en 1904.

représentations coraniques de l'eau faisant, dans ce type d'établissement, bon ménage avec les diverses pratiques locales tant au Maghreb qu'au Moyen-Orient et ailleurs dans le monde islamique. Plus particulièrement, la femme, à la fin de ses règles, doit procéder au *ghusl* ainsi que suite à un accouchement. Ce lavage intégral est exigé aussi des deux sexes pour observer les prières quotidiennes, le jeûne obligatoire du mois de Ramadan et pour le rite du petit (*omra*) et du grand pèlerinage (*haj*) à la Mecque⁶⁵. On ne peut s'adresser à Dieu avec un corps souillé et c'est l'eau qui est l'élément purificateur par excellence : la purification par l'eau – même métaphorique – est indispensable à la communication avec Allah. Et de fait, pour entrer dans la mosquée ou faire les cinq prières quotidiennes obligatoires, il faut procéder à des ablutions rituelles (*wudou*) énoncées dans la sourate La Table Servie, v. 6 : « *Vous qui croyez, si vous vous mettez en devoir de prier, alors rincez- vous le visage, et les mains jusqu'aux coudes, passez-vous la main sur la tête et sur les pieds jusqu'aux chevilles. Si vous êtes en état d'impureté, alors purifiez-vous. Si vous êtes malades, ou en voyage, ou revez de la selle, ou avez touché à des femmes et ne trouviez pas d'eau, utilisez en substitution un sol sain pour en passer sur votre visage et vos mains. Dieu ne veut vous imposer aucune gêne, mais vous épurer, parfaire sur vous Son bienfait, escomptant que vous en aurez gratitude.* » L'eau est nécessaire pour la pureté du corps et de l'esprit ; mais dans les cas extrêmes, il faut aspirer au moins à celle de l'esprit en faisant preuve d'humilité et recourir à la poussière ou au sable non souillés. Pureté de l'âme et pureté de corps vont la main dans la main en Islam et se complètent mutuellement pour assurer au musulman un état de bien-être psychologique et d'harmonie interne propice à la communication avec Dieu. La fonction morale de l'ablution est clairement exprimée dans la formule sacramentelle adressée à Dieu et qui clôt le rituel de purification : « *Désigne-moi parmi ceux qui se repentent bien, et désigne-moi parmi ceux qui se purifient bien. Je cherche Ton pardon et me repens auprès de Toi.* »

Les docteurs de la loi et la Tradition ont codifié avec une minutie extrême tous les points de ces prescriptions coraniques en se basant sur ce que faisait le prophète de son vivant. Ils ont en outre décrit, avec force détails, non seulement la façon de procéder à ces ablutions mais aussi la qualité de l'eau à utiliser et pratiquement fixé les quantités requises.

Ainsi, A-Qayrawâni⁶⁶, le grand jurisconsulte andalou du X^e siècle, recommande au fidèle de se laver trois fois les mains avant de les plonger dans le récipient contenant

⁶⁵ Le rituel du pèlerinage inclut deux stations : Safa et Marwa qui rappellent la quête de l'eau d'Agar, l'épouse du prophète Abraham lorsqu'elle fut chassée dans le désert par Sarah. Le jour le plus important du haj est le *Wuqûf* qui finit après le coucher du soleil par le « *Débordement des flots* » et le « *Déluge* », *Jfâda* et *Tawaf*. Le rite préislamique de l'*Jfâda*, à l'équinoxe d'automne, se faisait dans la direction du sanctuaire du dieu Quzah dispensateur de l'eau, de l'orage, des averses... (Voir Patricia Hidiroglou, « *L'eau divine et sa symbolique* », Albin Michel, Paris, 1994). Durant le pèlerinage comme pendant le jeûne de Ramadan, les rapports sexuels sont interdits.

⁶⁶ Ibn Abi Zayd al-Qayrawâni, « *La Risala ou Epître sur les éléments du dogme et de la loi de l'Islam selon le rite malékite* », texte en langue arabe suivi de la traduction de Léon Bercher, Bibliothèque arabe-française, Alger, 1951. « Abdelhamid Slama » *Water issues in the ancient arab world from the origins to the end of the XIth C. AH/XVIIth C.AD.* Editeur : Dar El Gharb Al-Islami, Beyrouth, 2004 (en langue arabe).

l'eau des ablutions. Il lui recommande aussi de se rincer la bouche par trois fois, d'aspirer trois fois l'eau par le nez et de la rejeter en soufflant par les narines et de passer l'eau sur les parties internes et externes du pavillon de l'oreille.

Pourquoi cette extrême attention portée aux ablutions chez le musulman ?

D'abord, parce que le prophète lui accordait une énorme importance puisqu'il a dit que « *l'ablution est la moitié de la foi* » comme il a dit qu' « *être musulman, c'est être propre* » (d'après Ibn Maja⁶⁷). Ensuite, parce que Al-Qayrâwânî écrit dans sa célèbre Risâla : « *Le Prophète a dit (hâdith) : « Quiconque fait ses ablutions et les fait bien, puis lève les yeux vers le Ciel et dit la profession de foi musulmane, celui-là voit s'ouvrir pour lui les huit portes du Paradis et il entrera par celle qui lui plaira »* et notre docteur de la loi de poursuivre : « *Celui qui prie confie les secrets de son cœur à son Seigneur. Il doit donc se préparer à cet acte par l'ablution ou la purification par lavage, dans le cas où cette dernière est obligatoire... L'ablution doit être faite uniquement en vue d'Allah Très Haut et pour obéir à Ses prescriptions, dans l'espoir d'obtenir Son agrément et Sa récompense et d'être, par cette pratique, purifié des fautes commises. Le fidèle devra se persuader que c'est là une préparation et un acte de propreté destiné à lui permettre de s'entretenir avec son Seigneur et de se présenter devant lui pour accomplir Ses prescriptions et s'humilier devant Lui par l'inclinaison et la prosternation. Il devra donc faire cet acte en étant bien persuadé de tout cela et en apportant le plus grand soin [à l'exécuter scrupuleusement], car la perfection de tout acte est subordonnée à l'excellence de l'intention qu'on y met* ».

L'eau destinée à la purification ou aux ablutions doit être pure et « *non mélangée d'une impureté légale* ». Sa couleur et son odeur ont été discutées par les docteurs de la loi⁶⁸ ainsi que le volume du réservoir la contenant.

La question de la quantité d'eau à utiliser aux fins d'ablutions et de lavage n'a pas échappé à leur vigilance.

Écoutons une fois encore notre juriste andalou : « *Il est recommandé d'user de peu d'eau tout en accomplissant rigoureusement les pratiques de la purification par lavage. En user avec prodigalité est un excès et une pratique contraire à la Sunna. En effet, l'Envoyé d'Allah... a fait ses ablutions avec un mudd [un demi-litre d'eau]... et il a fait la purification par lavage avec un çà d'une contenance de quatre mudd-s [deux*

⁶⁷ « *Water and sanitation in Islam* », World Health Organization (WHO), Regional Office for the Eastern Mediterranean, Alexandria (Egypt), 1996.

⁶⁸ Ces derniers ont même codifié la manière de boire. Eugène Fromentin, parcourant le Sahara algérien en 1878 décrit une « *diffa* » (dîner d'apparat ou réception) à laquelle il est convié et d'où il rapporte ce précepte : « *Celui qui boit ne doit pas respirer dans la tasse où est la boisson, il doit l'ôter de ses lèvres pour reprendre haleine ; puis il doit recommencer à boire.* » (in « *Un été au Sahara* », Plon, Paris, 1879). Ce qui est très proche de ce qu'écrit Ibn Maja, un des plus grands rapporteurs de hadîths, d'après la version qu'en donne le juriste Al-Qayrâwânî (Réf. 16) : « *En buvant, ne respire pas dans le récipient où tu bois, mais écarte – le de ta bouche puis recommence à boire si tu veux. N'avale pas l'eau à longs traits, mais par petites gorgées en la dégustant... Il est défendu de souffler sur la nourriture, sur la boisson... et il est interdit de boire dans des vases d'or ou d'argent.* »

litres] ». Ne pas gaspiller l'eau n'est en fait que le strict commandement du texte coranique qui ordonne : « *O Fils d'Adam !... Mangez et buvez, mais sans excès : Dieu n'aime pas la démesure.* » (Sourate Les Redans, v. 31). On peut arguer qu'il est normal que, dans les conditions hydrologiques de l'Arabie, la nouvelle religion appelle à ménager la ressource car l'archéologie montre, comme à Pétra, que même lorsque les nomades se sédentarisent, « *ils ne perdent pas leur sens de l'économie d'eau*⁶⁹ ». En fait, ici, il s'agit plutôt d'une position de principe. Le prophète interdit de gaspiller cette précieuse ressource même quand elle est abondante puisqu'un hadîth enjoint aux musulmans : « *Ne gaspillez point l'eau même si vous faites vos ablutions sur les bords d'un fleuve à fort débit.* » De plus, un hadîth rapporté par Abou Daoud fait dire au prophète : « *Gardez-vous bien de faire ces trois choses maudites : se soulager près d'une source, au bord de la route ou à l'ombre*⁷⁰. » C'est partant de ces recommandations qu'en terre d'Islam, docteurs de la loi et décideurs ont constamment condamné et fait payer des pénalités aux auteurs de gaspillage, de pollution, de dégradation ou de mauvais entretien des installations hydrauliques. Dans de nombreux pays musulmans, la législation moderne visant la pollution de l'eau trouve ses racines et sa justification dans ces injonctions⁷¹. Le rôle purificateur de l'eau en Islam, tant pour le corps que pour l'esprit, est souligné aussi par la recommandation de cette religion de procéder aux ablutions en de multiples circonstances : quand on est en colère, avant d'aller au lit, avant de manger, quand on entre en contact avec un cadavre ou quand on le transporte, quand on observe une éclipse de lune, quand on est trempé de sueur, après une perte de conscience ou un évanouissement, quand on égorge un animal destiné à la consommation, quand on fait une récitation du Coran ou des hadîths, quand on suit un cours de sciences religieuses, quand on visite une mosquée ou quand on se rend dans un cimetière. Par ailleurs, le prophète recommande, d'après Ibn Muslim⁷², de prendre un bain une fois par semaine en dehors des obligations religieuses à le faire (en absence de relations sexuelles ou de menstrues, par exemple).

Enfin, au terme de la vie, le lavage du corps – obligation religieuse – est toujours considéré comme le plus grand honneur qu'on puisse rendre à l'âme du défunt et, dans beaucoup de pays islamiques, on ne manque pas de disposer des gargoulettes d'eau sur le passage de la procession funèbre afin que les gens qui en boivent invoquent le bien et la miséricorde pour l'âme du mort.

On notera que, comme pour l'Islam, de très nombreux rites juifs ont pour but de laver l'impureté (telle l'immersion purificatrice tevila) et, dans la Bible, le Lévitique est consacré à l'énumération minutieuse des règles de pureté, des interdits sexuels... De plus, l'eau joue un important rôle symbolique dans le judaïsme et notamment au

⁶⁹ Pierre Gentelle, « *Traces d'eau. Un géographe chez les archéologues* », Belin, Paris, 2003.

⁷⁰ C'est à l'ombre que les gens se reposent et cherchent la fraîcheur.

⁷¹ Voir in Réf. 4 la contribution de Naser Faruqi, « *Islam and water management : Overview and principles* ».

⁷² Réf. 4

moment le plus solennel du calendrier juif, les « dix jours terribles » qui vont de Roch Hachana (la tête de l'année) le Nouvel An, à Yom Kippour : on jette ses fautes, ses péchés, ses erreurs et ses doutes dans l'eau. C'est la cérémonie annuelle de Tachlikh (Tu plongeras) qui est à la base des rites de pureté : au bord d'une rivière ou d'un puits, on retourne ses poches ou on agite son mouchoir pour se débarrasser de ses péchés.

Culture de l'eau et questions pratiques

Bien entendu, ces préceptes – on l'a déjà vu - ont une traduction dans la vie quotidienne du musulman et fonderont sa culture de l'eau. Pouvoir et religion, civilisation et hydraulique ont entretenu des rapports forts chez maints peuples au cours de l'Histoire. L'Islam n'a pas dérogé à ces liaisons. Un hadîth enseigne : « *Les musulmans ont en commun trois choses : les pâturages, l'eau et le bois de feu* ⁷³ » et, pour certains exégètes, afin de fournir de l'eau aux adeptes de la foi nouvelle et éviter le contrôle d'une personne ou d'une tribu sur la ressource, Muhammed encouragea Othman⁷⁴ à acheter le puits de Ruma et à l'instituer en bien *waqf* (ou habous ce qui veut dire usufruit ou propriété collective pour un usage religieux et pour le service public) au bénéfice permanent de la communauté et des générations successives. Plus tard, les deux branches principales de l'Islam – sunnite et chiïte – ont adapté les principes généraux aux contingences locales et pour résoudre des situations complexes relatives au droit d'étancher sa soif, à l'irrigation, à la vente et au transfert d'eau.

Loin de nous la prétention de traiter complètement ces questions étant donné l'énorme corpus théologique, administratif... et la jurisprudence accumulée au cours des siècles qui les concerne. On se limitera à donner quelques pistes au lecteur non arabophone.

Ainsi, Al-Qâyrwânî affirme : « *L'excédent d'eau [d'une source] ne doit pas être retenu pour empêcher les gens de venir au pâturage. Ceux qui ont creusé des puits pour leurs troupeaux peuvent s'en servir par préférence. Ils en useront donc les premiers : après quoi tout le monde y aura également droit. [Mais] celui qui a, sur son propre fonds, une source ou un puits, peut en interdire l'usage aux tiers à moins que le puits de son voisin ne devienne inutilisable et que ce voisin ait des cultures qui pourraient alors périr. En ce cas, il ne peut lui refuser l'excédent de son eau. Mais le voisin est-il tenu de payer le prix de l'eau ? La question est controversée* ».

⁷³ Réf. 4. A noter que le ministre syrien de l'hydraulique et de l'irrigation a opposé ce hadîth à la Turquie (sans la nommer) dans une déclaration rapportée par le journal cairote El Ahrâm (06 mai 1997) relativement aux difficultés d'un accord sur l'allocation d'eau en provenance de l'Euphrate. Ce qui ne manque pas d'étonner car le pouvoir en place à Damas se réclame du parti Bâath, parti laïc fondé par le chrétien Michel Aflak, d'autre part, si la république turque est à majorité musulmane, elle est foncièrement laïque depuis sa fondation, en 1923, par Mustapha Kémal Atatürk.

⁷⁴ Troisième calife de 644 à 656.

On est donc face à une problématique particulièrement discutée car la chariâ distingue trois sortes d'eau : eau courante (fleuves, rivières...), eau de puits fait de la main de l'homme et eau des sources naturelles (parfois aménagées par l'homme). La nature des eaux et leur exploitation ont donné lieu, tout au long de l'histoire, à des législations fort complexes dans lesquelles droit coranique et souvent droit coutumier et pratiques locales sont plus ou moins associés.

Ainsi, en Tunisie, la gestion de l'eau du système de la *foggara* est proche de celle des qanat iraniens. La *foggara* a permis l'oasis. On crée une *foggara* en creusant dans le sol une galerie dans les profondeurs du piémont – c'est-à-dire au pied du massif montagneux de pente assez forte comme dans le cas du Jebel Orbata. L'eau des rares pluies de cette zone quasi saharienne s'infiltré dans le piémont et la galerie sert de drain. Le collecteur qu'est la *foggara* peut atteindre un à deux kilomètres. Les familles entretiennent la *foggara* et possèdent les terres que celle-ci peut irriguer sur une largeur de dix mètres (zone réservée) et sur une longueur libre tant que la pente permet à l'eau d'arriver par gravité à la parcelle comme le montrent les travaux de Jean-Olivier Job et Jean Albergel pour les oasis tunisiennes.

Quant aux sociétés musulmanes d'Afrique noire, comme déjà signalé, il n'est pas aisé de dissocier droit musulman et droit traditionnel s'agissant de l'eau et, le plus souvent, quand il n'est pas ouvertement en contradiction avec les règles de la châria, ce dernier est incorporé par les lettrés au droit canon. Ainsi, au Niger, celui qui parvient à maîtriser l'utilisation du point d'eau contrôle les pâturages avoisinants, là où se trouve la richesse véritable. Fondamentalement, l'eau contrôle l'accès à l'espace pastoral. Chez les pastoralistes, l'accès à l'eau, absolument vital, n'est jamais interdit pour les gens et les troupeaux de passage même si une limitation dans la durée de transit peut être exigée. Il y a là une application claire d'un principe de la religion musulmane : le droit d'étancher sa soif (*shirb*) étendu ici au bétail, pratiquement l'unique source de subsistance des communautés. Toutefois, il est d'usage, chez les Arabes, d'empêcher les chameaux vagabonds, sans propriétaires connus, de s'abreuver aux points d'eau de la communauté comme le rappelle, entre autres, un très célèbre discours du gouverneur de l'Irak, El Hajjâj Ibn Youssèf (661-714).

Ces pratiques paraissent conformes à la Tradition qui rapporte que les Amalîq du Yémen, frappés par la sécheresse partirent à la recherche d'eau et de terres fertiles. Arrivés au creux d'une vallée, ils virent un oiseau qui semblait suspendu dans le ciel. Ils en déduisirent qu'il était à la recherche d'eau. Pourtant, l'endroit était réputé ne point en avoir. Ils dépêchèrent un éclaireur qui découvrit de l'eau. C'était le puits où se trouvaient Agar et Ismaël. Ils sollicitèrent l'autorisation de s'arrêter. Agar y consentit non sans préciser : « *Oui, mais vous n'avez pas de droit sur l'eau*⁷⁵ ». Les Amalîq acceptèrent cette condition.

⁷⁵ Mahmoud Hussein, « *Al-Sira. Le prophète de l'Islam raconté par ses compagnons* », Grasset, Paris, 2005, p. 91.

A l'époque antéislamique déjà, lors de la traversée de l'Arabie, il était d'usage que les caravanes de marchandises paient l'eau comme elles paient pour le fourrage note Maxime Rodinson⁷⁶.

Dans la tradition musulmane cependant, les intérêts de la collectivité sont prédominants par rapport à ceux des individus ou des petits groupes comme cela se voit du reste dans bien des législations occidentales⁷⁷. La collectivité ici est la *Umma*. Ce terme désigne dans le texte coranique, comme dans les écrits des docteurs de la loi, la communauté des musulmans mais le sens moderne privilégie le terme de nation, importé d'Occident.

Evoquant les pratiques actuelles, Dante Caponera affirme : « *Pour l'Islam, les ressources hydriques relèvent du domaine public... Si, en théorie, il n'est pas possible de taxer l'eau en elle-même parce qu'elle est don de Dieu, il est parfaitement légitime d'imposer le service de l'eau ou de taxer la fourniture de l'eau pour divers usages, avec une autorisation... L'Islam n'impose aucune restriction au commerce de l'eau. L'eau, bien public, ne peut être transférée mais le transfert de son usage est licite. Ainsi, si un usager, grand ou petit, a une concession ou un permis, il peut échanger ou vendre son eau avec un autre usager, petit ou grand, si l'administration, qui est le curateur de l'eau publique, y consent... Les préceptes religieux de l'Islam ne sont en aucune manière un obstacle à la gestion adéquate de tous les aspects de la ressource* ⁷⁸ ».

Traitant de la question des marchés de l'eau et de sa tarification en Iran – donc du point de vue de l'Islam chiïte – Kazem Sadr, de la faculté d'économie et de sciences politiques de l'Université Shahid Beheshti à Téhéran, affirme que la science juridique (*fiqh*) et le consensus des ulémas, docteurs de la loi, enseignent que les eaux de surface aussi bien que celles des aquifères sont soit propriétés publiques soit propriétés de l'Imam, « *le gouverneur juste et légitime du pays* » et, qu'en conséquence, ces eaux peuvent être directement exploitées par la puissance publique ou concédées à des opérateurs privés. Sadr affirme qu'aux premiers jours de l'Etat musulman, la construction des puits, celle des digues et des aménagements hydrauliques étaient payées par le Trésor Public *Baitulmal*. Cependant, si quelqu'un effectue un investissement pour accéder à l'eau d'une source ou d'une rivière, il acquiert une priorité d'accès à la ressource pour ce qui est de l'usage de l'eau mais il ne peut nullement prétendre posséder la rivière ou la source fournissant cette eau qui demeurent propriétés communes. Dans tous les cas, les droits des autres usagers doivent être préservés. Ainsi, dans l'ingénieux système des qanats iraniens, ces canalisations souterraines utilisant la gravité sont la propriété privée de leurs constructeurs sans que les puits ou les sources les alimentant le soient.

⁷⁶ Maxime Rodinson, « *Islam et Capitalisme* », Le Seuil, Paris, 1966.

⁷⁷ Ainsi, à l'occasion d'un conflit portant sur l'eau, un arrêt de la Cour Suprême de Hawaïi a tranché, en août 2000, en faveur de la communauté et aux dépens du propriétaire.

⁷⁸ Réf. 4

Il semble que l'islam chiïte adhère à la théorie de Garrett Hardin qui affirme que si tous avaient libre accès à la propriété commune, celle-ci serait irrémédiablement perdue⁷⁹.

Ce que confirme Pierre Gentelle. Etudiant la question de l'eau dans le désert iranien du Lut, précisément, cet auteur ajoute à ce propos : « *Selon le Prophète, la propriété d'une source, d'un canal, d'un puits ou d'un qanat entraîne celle d'une étendue de terrain limitrophe, appelée harem, surface de prohibition dans laquelle nul ne peut creuser* » et conclut : « *Les Persans n'ont pas manqué d'observer, dès les origines, que les Arabes étaient des nomades avant l'enseignement de Mahomet et qu'il demeurait dans leurs pratiques des traces non divines. En ce qui concerne les droits de l'eau en particulier, les sociétés agricoles conquises avaient leurs propres règles complexes de gestion de l'eau des siècles avant que le Prophète n'apparaisse. Une chose commune aux musulmans et aux infidèles : dans le partage de l'eau, l'amont « boit » avant l'aval selon le fiqh, l'eau de l'amont ne peut dans un canal s'élever plus haut que la cheville* ». Preuve que, dans ce domaine si sensible, nul ne peut faire table rase du passé et de l'histoire et qu'une culture, une civilisation est faite d'apports multiples et d'ajouts successifs qui, en s'alliant et en se fondant, forment une entité propre, nouvelle à travers laquelle s'expriment l'ingéniosité de l'esprit humain et sa continuelle adaptation.

Cependant, Sadr précise que le transfert et la distribution de l'eau peuvent être faits par le secteur privé et ajoute : « *Si, au sein du marché, les règles et les valeurs islamiques prévalent, on peut s'attendre à ce que le prix qui sera fixé soit efficace. Ce prix servira alors de référence pour l'eau fournie et vendue par le secteur public et il devrait permettre la récupération totale des coûts opératoires. Dans la pratique, aucune discrimination lors de la fixation du prix ne saurait être faite. Cette proposition est en conformité avec les règles du système légal islamique, la gestion et la distribution de l'eau en Iran*⁸⁰ ».

Versant sunnite maintenant. L'Algérie est un pays musulman où existent d'énormes difficultés d'approvisionnement en eau. Le ministre des ressources en eau, Abdelmalek Sellal, a reconnu dans une interview au journal *El Watan* (23 novembre 2004) que, dans la capitale, «... *il n'y a que la partie Est qui reçoit l'eau 24 h sur 24 ; les parties Centre et Ouest ne sont pas alimentées régulièrement. Actuellement, elles ont de l'eau tous les jours mais la plage horaire est très réduite... On a déjà engagé des travaux de rénovation du réseau d'Alger. Le gros est terminé, mais la situation ne s'améliore pas.* »

Cette situation dure depuis des décennies et n'est le triste apanage malheureusement ni de la seule ville d'Alger ni de ce seul pays arabo-musulman. Etudiant plus particulièrement le monde arabe, Jean-Paul Bord écrit : « *Les prévisions moyennes des Nations Unies font ressortir comme « pays devant souffrir de déficit ou de pénurie d'eau*

⁷⁹ Garrett Hardin, « *The tragedy of the commons* », Science, n° 162, 13 décembre 1968, p. 1243 – 1248.

⁸⁰ Réf. 4

en 2025, une grande partie des Etats du monde arabe (Mauritanie, Soudan et Irak exceptés). C'est, sur notre planète, l'espace le plus marqué par les problèmes de l'eau. Et même si l'évolution est différente suivant les Etats, d'ici 2025, la presque totalité des pays du monde arabe sera touchée par les pénuries d'eau⁸¹. »

Que faire ? Le ministre algérien, après avoir précisé que « *l'eau, c'est le bien de la collectivité* » annonce la mise en chantier d'un arsenal juridique tel que : « *L'eau ne sera plus un produit abstrait et qui n'a pas de valeur. Avec le code des eaux, elle aura une valeur sociale et marchande.* »

Tout comme la Bible, le Coran accorde une place absolument exceptionnelle à l'eau. Au Paradis, l'eau est la récompense des bons musulmans et elle y est à profusion, sources et rivières sont nombreuses au Jardin d'Eden. Nécessaire à l'observance des rites, l'élément liquide est don de Dieu et bénédiction divine. Elément premier, l'eau donne accès au sacré et à la transcendance. Sa rareté ou son absence sont imputables soit à la mauvaise conduite des hommes soit à leur gestion inadéquate de la ressource car Dieu a tout donné avec mesure. Il demande donc aux musulmans d'utiliser l'eau sans excès et en condamne le gaspillage. De plus, il invite les croyants à la bonne gouvernance de cet élément vital d'autant que le monde arabe, par exemple, est « *un espace où dominent désert et quête d'eau, sauf sur les marges.* »

Les diverses écoles religieuses s'accordent sur de nombreux points quant à la gestion et à l'exploitation de la ressource au profit de la communauté et dans le respect des droits de celui qui fournit un travail, par exemple, pour la capter, la canaliser et la rendre disponible.

⁸¹ Jean-Paul Bord, « *Le monde arabe : des espaces géographiques aux représentations cartographiques* », Thèse de doctorat d'Etat en géographie, Université François Rabelais, Tours, décembre 1998.

Eau : culture et civilisation

« L'eau n'est pas seulement une ressource.

Elle est un enjeu de civilisation.

Le fossé que l'ère industrielle a creusé avec cet élément vital

doit donc être comblé d'urgence. ».

Domenico Luciani
Président du Centre International de civilisation de l'eau

« Il y a donc, dans notre monde contemporain,

une extraordinaire invisibilité de l'eau ».

Jean Darras
Poète

Rares sont les éléments qui ont autant influencé les valeurs symboliques, rituelles et métaphysiques de l'Humanité que l'eau. Elle est profondément enracinée, et de manière très emblématique, dans ses traditions culturelles car la culture n'est rien d'autre que la perception par l'homme de son environnement naturel.

En réalité, seule l'écoute de cet environnement permet à l'ingéniosité humaine de créer de la culture.

Et si Homère proclamait : *« L'eau est à l'origine de toutes choses »*, la philosophie grecque enseignait que la Nature (*Physis*) est l'unique force créatrice et génératrice de tout ce qui est, de tout ce qui existe.

Mais la nature, telle qu'elle se révèle à nous, est néanmoins en perpétuel changement.

« On ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve » affirmait Héraclite car si le fleuve n'est rien d'autre que de l'eau, il ne charrie jamais la même eau.

« Mais l'eau n'est pas seulement la métaphore du changement. Elle vaut aussi comme Source. » affirme le philosophe Marcel Conche.

Il va de soi que dire, comme on le fait souvent, que l'eau symbolise la vie ou la naissance est réducteur. Prosaïque, le philosophe Alain n'a-t-il pas dit : « *La pluie est une malédiction pour le touriste et une bonne nouvelle pour le paysan* » ?

L'eau est, en fait, le fondement et le substrat des écosystèmes aquatiques et des divers habitats marins, ces matrices dans lesquelles la Vie a apparu et pris son essor.

Comme en écho à Homère, l'ingénieur Léonard de Vinci, à la Renaissance, était d'avis que « *L'eau est la force conductrice de la Nature.* »

La culture de l'eau, hier et aujourd'hui

En farsi, le premier mot du dictionnaire est ab, l'eau et *abadan*⁸² – qui en dérive signifie civilisé.

Pas de civilisation sans eau donc puisque celle-ci préside à toutes les activités de l'homme depuis des temps immémoriaux : en Afghanistan, on a daté avec certitude un canal remontant à l'âge de Bronze ; Jéricho, la plus vieille ville du monde, fondée 8000 ans avant J.C. dans le désert de Judée, ne doit son existence qu'aux sources d'eau douce qui forment de petits lacs naturels à proximité de la Mer Morte ; Cnossos en Crète avait l'eau courante et des rues pavées 3500 avant J.C. ; quant à Hammou-rabi, souverain des pays d'Akkad, de Babylone et de Sumer, il fit creuser des canaux et codifia les droits d'eau en 1730 avant J.C.

A l'époque de Carthage, les maisons puniques étaient systématiquement dotées d'une ou de plusieurs citernes alimentées par l'*impluvium* des terrasses. La surface de ces citernes était même recouverte d'un mortier résistant et étanche. Les maisons puniques disposaient souvent d'un puits et on captait l'eau souterraine pour alimenter les fontaines publiques dont certaines avaient des dimensions monumentales, témoin la fontaine dite « *des mille amphores* » mise à jour à Carthage en 1919. Sur le site punique de Kerkouane, dans le Cap Bon tunisien, toutes les maisons ont des salles d'eau remarquables équipées de baignoires du type « *baignoire-sabot*⁸³ ». Enfin, on a découvert d'excellentes canalisations souterraines dans les ruines de Kouriou à Chypre, preuve de la sophistication du système d'irrigation à l'aube de l'ère chrétienne.

⁸² Philip Ball, « *H2O. A biography of water* », Phoenix, London, 2004. Cet auteur remarque que le terme anglais « *abode* » (domicile, résidence) est dérivé du farsi *abad*. On notera aussi que, parmi les idéogrammes chinois, les deux caractères désignant le chinois et le français ont la même clé, à savoir celle de l'eau... Pourquoi la clé de l'eau ? Le caractère qui désigne le chinois et qui se prononce han était à l'origine le nom d'une rivière. Quant au caractère se prononçant fa qu'on a choisi pour désigner le français, il signifie la loi ; car aux yeux des anciens, une eau vive qui coule incarne la loi naturelle de la vie (François Cheng, « *Le dialogue* », Desclée de Brouwer, Paris, 2002, p.94). Pour Jacques Berque, les idéogrammes traduisant les notions juridiques commencent par ce qu'on appelle « *la clef de l'eau* », « *tellement toutes ces notions d'organisation sociale présupposent le travail hydraulique* » (L'Orient second, Gallimard, Paris, 1970).

⁸³ Ammar Mahjoubi et Hédi Slim, « *La maîtrise de l'eau à l'époque antique* », El Madar, revue de la Cité des Sciences de Tunis, Numéro spécial, 1993.

On retiendra enfin qu'Aristote, dans son traité *Meteorologia* (Science des météores) distingue d'une part les eaux naturelles, *automata*, et d'autre part, celles où se révèle la main de l'homme, *cheirometa* ; pour le philosophe grec, il y a une frontière entre les eaux de sources, de fleuves et de rivières ou de mers et celles qui, pour être captées, nécessitaient des « *œuvres d'art et de génie* » et ont donné naissance à la floraison des techniques gréco-romaines d'adduction d'eau avec thermes, fontaines, citernes, aqueducs et temples, dédiés aux dieux guérisseurs comme Mercure, Apollon, Diane ou Hercule, surtout près des sources thermales.

En réalité, les diverses civilisations humaines, tout au long de l'Histoire, sont fortement liées et dépendantes de l'eau et des systèmes aquatiques. Mère Nature est indissociable de l'élément liquide et le regard que ces civilisations ont porté sur elle, a donné naissance à une riche symbolique qui se retrouve partout, des croyances religieuses à l'art et à la poésie en passant par la conception des villes, l'architecture, le tracé des routes et des voies de communication.

La culture de l'eau n'est pas une notion à reléguer au magasin des antiquités, loin de là. « *L'eau et la culture sont des fluides – concret pour l'un, immatériel pour l'autre – qui relie entre eux les membres d'une société humaine* » écrit Jean-Louis Oliver de l'Académie de l'eau car cet élément est un ciment puissant de l'organisation et de la cohésion sociale des communautés humaines. C'est pourquoi, lorsque certains veulent détruire des peuples et les faire plier, aujourd'hui encore, ils ont d'abord essayé d'annihiler⁸⁴ leur culture de l'eau et son support matériel. Elevée au rang de valeur de référence, l'eau a toujours reflété, en fait, trois dimensions : sacrée, sociale et économique – même si des variations dans le temps et dans l'espace peuvent être observées⁸⁵.

Cette culture trouve sa place non seulement en égyptologie et en sinologie mais l'observateur attentif peut la découvrir aussi dans le monde actuel car la culture de l'eau, qu'on le veuille ou non, est constitutive de nos attitudes et de nos valeurs. Ces dernières ne font-elles pas continuellement référence aux générations futures ? Aux biens communs ? Au principe de durabilité ? L'eau n'accapare t-elle pas encore nos imaginaires, nos sensibilités, nos peurs et nos non-dits sinon comment expliquer cet engouement pour la présence de l'eau sur Mars ou sur d'autres planètes et cette fascination pour tout ce qui se rapporte au naufrage du *Titanic* ou à l'expédition de La Pérouse ? Comment faire fi de la pesanteur et du poids émotionnels de cet élément constitutif de nos cellules, de nos fluides biologiques et qui nous a vus se développer dans le sein maternel ?

⁸⁴ a- Peter N.Spotts, « *Sauver le jardin d'Eden irakien, une urgence* », Christian Science Monitor in Courrier International n° 649, 10-16 avril 2003, p. 61

b- « *Les experts au chevet des marais d'Irak* », Le Figaro, 22 février 2005.

⁸⁵ a- Georges Vigarello, « *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Age* », Editions du Seuil, Paris, 1985

b- Sabine Barles, « *La ville délétaire. Médecins et ingénieurs dans l'espace urbain* », Editions Champ Vallon, Seyssel, 1999

Les progrès de la Science et de la Technique ont permis, entre autres, la production de la houille blanche, le développement industriel, la navigation fluviale, l'irrigation, l'alimentation en eau et l'assainissement des villes et des mégapoles, le dessalement des eaux saumâtres et salées ; ce qui a permis à une large fraction de l'Humanité de jouir de conditions de vie, de confort, de santé et de sécurité comme l'Histoire n'en a guère observé auparavant. Paris et Londres n'ont atteint le million d'habitants que grâce à la révolution pastorienne et quand elles ont été dotées de l'eau courante et d'un réseau d'égouts. Mais ce type de retombées peut aller bien plus loin que l'assainissement et la santé. Erik Swyngedow, urbaniste et géographe à l'Université d'Oxford, montre en effet que la modernisation de l'Etat espagnol est allée de pair avec des changements fondamentaux dans les méthodes d'utilisation de l'eau et que la culture de l'eau, les politiques de l'eau et l'ingénierie liée à l'eau ont joué un rôle clé dans la formation de la société espagnole : « *Rien ou presque dans le paysage social, économique et écologique contemporain espagnol ne peut être compris sans une référence explicite à la position en évolution de l'eau dans la société espagnole telle qu'elle apparaît sous nos yeux*⁸⁶. » écrit-il. Peu nombreux sont nos contemporains qui mesurent à sa juste valeur notre énorme dépendance vis-à-vis de l'eau – devenue « *invisible* » dans nos modes de vie ; pourtant, la production d'un litre d'essence ou celle d'une puce électronique exige 18 et 1300 litres l'eau respectivement. Pour ne donner que l'exemple de la France, on notera que la canicule de l'été 2003 a eu une incidence sur la marche des centrales nucléaires⁸⁷ et que les inondations de l'hiver suivant, en décembre 2003, ont également créé des difficultés pour la centrale de Cruas dans l'Ardeche car l'eau de refroidissement puisée dans la rivière était trop chargée en débris végétaux divers ! Ainsi, une industrie de pointe, une industrie phare de notre époque comme le nucléaire est tributaire de cet élément.

Comme on est loin de ce paradigme de « *la domination et de la maîtrise de la Nature* » et combien dérisoire nous paraît le geste du Doge de Venise qui jetait rituellement en mer, chaque année, un anneau « *en signe de domination réelle et perpétuelle* » !

Développement socio-économique et culturel voire stabilité et pérennité politiques⁸⁸ sont étroitement liés à l'approvisionnement en eau des peuples. M. Zhu Rongji, premier ministre chinois, a reconnu dans le journal *Le Monde* (18 août 2001) que « *la pénurie d'eau est un sérieux obstacle au développement économique et social de la*

⁸⁶ Cité par Pierre Cornut dans sa thèse de doctorat en géographie, Université Libre de Bruxelles, novembre 1999.

⁸⁷ Les températures élevées ont entraîné un réchauffement des cours d'eau d'où une température de rejet dans le milieu récepteur supérieure à celle prévue comme ayant un impact sur la faune et la flore. L'arrêté du 12 août 2003 a autorisé des dépassements ponctuels et limités. Aucun effet négatif n'a été relevé.

⁸⁸ Pour ne prendre qu'un seul exemple, Joseph Ki-Zerbo rapporte qu'« *en février 1974, le Parlement (du Burkina-Faso) est dissous, les activités politiques interdites et la Constitution abrogée à la suite d'un coup d'Etat militaire. Le pays vivait une tension politique motivée par la sécheresse qui sévissait depuis des années dans le Sahel* » (in « *A quand l'Afrique ? Entretiens avec René Holenstein* », Editions de l'Aube, Paris, 2004). On signalera aussi que le Front Islamique du Salut (FIS) a été fondé, en Algérie, suite à une émeute provoquée par le manque d'eau en 1988 (Hugues Le Masson, « *Le marché de l'eau dans les PVD* », Revue des Ingénieurs (Mines), n° 386, juin 2000, p. 21-22).

Chine. » Obstacle d'autant plus sérieux que la culture chinoise de l'eau a toujours rendu les gouvernants responsables de la bonne gestion de la ressource. Jadis, en Chine, en cas de catastrophes ou quand les rivières débordaient, on avait la preuve que l'empereur ne méritait plus ses fonctions et bien des dynasties ont été emportées par des inondations⁸⁹ !

Eau, environnement et société

Héritage naturel, l'eau marque de façon indélébile l'identité des peuples comme elle imprime sa remarquable empreinte sur leurs terroirs. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les communautés le long du Gange, de l'Orénoque ou de la Volga et aujourd'hui, un Bernois peut – il s'abstraire de l'Aar⁹⁰, Nantes peut-elle cesser de se mirer dans la Loire ou Heidelberg dans le Neckar si cher aux romantiques

La culture de l'eau renvoie d'abord et avant tout à une approche multiple et globale de la dimension environnementale, sociale, humaine, éthique, religieuse et économique des écosystèmes aquatiques⁹¹. Ainsi, une étude de la Banque Mondiale conduite dans 64 villages du Rajasthan en Inde montre que la conservation, l'entretien et la gestion des bassins versants sont bien plus efficaces dans les villages où prévalent des niveaux élevés de confiance, de réseaux informels et de la solidarité que dans ceux où il y a peu de capital social⁹². Par contre, au Malawi, les gens refusent l'eau du réseau et ses canalisations pensant que les autorités, en la traitant par le chlore, visent à réduire les naissances et à stopper la propagation de l'épidémie de sida⁹³ ! De même, à New York, certains juifs refusent de boire l'eau de la ville pourtant « *considérée depuis un siècle comme une référence pour sa propreté* », car non cachère parce qu'elle contient des copépodes⁹⁴ (crustacés microscopiques).

Depuis sa parution dans le Cosmos il y a quatre milliards et demi d'années, la dotation en eau de notre terre n'a pratiquement pas changé. Elle en a fait la Planète Bleue comme aiment à dire les astronautes qui la contemplant du haut de l'empyrée. Elle a imprimé sa marque sur notre environnement : massifs montagneux et forestiers, moraines, gouffres, déserts, glaciers, cheminées de fée, vallées et canyons portent la marque séculaire du lent et continu travail de cet élément – aux propriétés physico-

⁸⁹ Marie-France Caïs, Marie-José Del Rey et Jean-Pierre Ribaut, « *L'eau et la vie. Enjeux, perspectives et visions culturelles* », Editions Charles-Léopold Mayer, Paris, 1999.

⁹⁰ Lire le bel article consacré à l'Aar écrit par Adrien Bron in « *La Tribune de Genève* », 30 août 2004, p.9

⁹¹ Robert Costanza et al., « *The value of the world's ecosystem services and natural capital* », Nature, 15 mai 1997, p. 254 – 260 et Kate Selincourt, « *Can you cost the Earth ?* », New Scientist, 15 avril 1995, p. 44-45

⁹² « *State of the world 2004* », Worldwatch Institute, Washington DC., 2004, p. 172 traduit en français par Mohamed Larbi Bouguerra, « *La consommation assassine* », Editions Charles – Léopold Mayer, Paris, 2005, p. 250.

⁹³ Site du Forum Mondial de l'eau (Kyoto) consulté le 15 avril 2005.

⁹⁴ Michaël Brick, « *Something's in the water and it may not be kosher* », New York Times – Le Monde du 13-14 juin 2004.

chimiques exceptionnelles – qui dicte ainsi nos conditions de vie car sol et eau ne sont que l'avant et le revers d'une même pièce de monnaie.

Comprendre la culture de l'eau est essentiel pour bien gérer la ressource dans le respect des racines des bénéficiaires, racines qui plongent profondément dans leurs données géographiques, historiques et religieuses comme on l'a déjà dit.

François Cheng montre de manière on ne peut plus claire comment ces données sont entrées en synergie dans le cas de la Chine ancienne pour modeler profondément l'idéologie et le pouvoir quand il écrit : « *Pour des raisons géographiques – l'océan à l'Est, la chaîne de l'Himalaya au Sud-Ouest, les régions désertiques au Nord-Ouest –, la lente gestation de la Chine archaïque fut longtemps confinée dans ses limites naturelles. Mais, à l'intérieur de ce vaste territoire parcouru, d'Ouest en Est, par des fleuves parallèles, que de conflits d'autorité et de querelles d'ordre idéologique entre les royaumes et les écoles de pensée ! ... Finalement s'en sont dégagés deux grands courants, dont la naissance, à l'origine, peut être située par rapport aux deux fleuves : le confucianisme, dans la plaine centrale du Nord, arrosée par le fleuve Jaune, et le taoïsme, dans le bassin du Yangzi, au centre Sud. Si le confucianisme, soucieux de l'engagement de l'homme au sein de l'univers et de la société, animé de principes éthiques, a été adopté par le pouvoir comme doctrine d'Etat (et du coup sclérosé et rétréci par cette adoption même), le taoïsme ne cesse souterrainement de s'opposer à lui en prônant l'idéal de la liberté de l'esprit humain et la communion totale avec la nature⁹⁵. »*

De même, les règles du savoir-vivre en Afrique font que l'offrande de l'eau de bienvenue est un élément clé de la culture de l'eau des peuples et trouve son origine dans l'organisation même de la communauté voire sa conception de la propriété privée. L'historien Joseph Ki-Zerbo explique : « *L'eau, par exemple, ne se vendait pas au prix du marché. Il m'est arrivé de nombreuses fois dans la brousse du Burkina Faso, quand je tombais en panne, qu'une fillette s'approche de moi pour m'offrir de l'eau. Personne ne lui avait demandé cette eau, mais c'est un droit pour ceux qui viennent d'ailleurs au point que le dicton dit : « L'étranger, c'est l'eau... » Dans le système africain, la propriété a toujours été minimale. La production est restée beaucoup plus longtemps confinée au niveau familial, clanique- dans un contexte où il n'y avait pas pénurie de terres. Si bien que la course à la propriété dans les rapports de production ne fut pas un des grands moteurs du processus du développement économique en Afrique. En outre, dans ce système, on avait pris des précautions pour éviter que certains n'accaparent le capital sol. Dans le modèle de base de cette organisation, la communauté et les individus avaient des droits sur le sol. Il y avait des propriétaires éminents, à savoir la famille, le village ou la collectivité de la chefferie traditionnelle. Et la propriété réelle était en fait un usufruit.*

95 François Cheng, « *Le dialogue* », Desclée de Brouwer- Presses littéraires et artistiques de Shangai, Paris, 2002.

Ce n'était pas une propriété à la romaine « abus, usus, fructus » c'est à dire l'usage, le fruit et la propriété affectée à une seule personne jusqu'à l'abus⁹⁶ ».

Des bien graves incompréhensions peuvent naître si on n'intègre pas ce type de données culturelles dans la gestion et l'aménagement des ressources naturelles.

L'archéologie prouve que, vers 3800 avant J.C., ce sont les progrès de l'irrigation qui ont permis la forte progression démographique observée au Proche-Orient⁹⁷.

L'inondation dirigée du Nil, le fleuve-dieu, remonterait au règne du pharaon Ménès vers 3200 avant J.C. Vers 3000 avant J.C., la répartition de la crue du Nil a nécessité la tenue d'un cadastre et la mise au point du nilomètre pour mesurer la hauteur de l'eau à Memphis ; ce qui permettait au pharaon de déterminer le taux d'imposition sur les récoltes car, bien évidemment, plus importante est la crue du fleuve, meilleurs sont les récoltes et les rendements.

Pour certains historiens, la crue nilotique a catalysé sinon permis ainsi l'avènement de l'écriture voire de la géométrie et de l'arithmétique : *« L'écriture, comme la géométrie en Egypte antique, provient de la fixation de la population. Tant que les gens étaient dans le Sahara, personne ne se souciait de noter quoi que ce soit ; il y avait de l'espace à profusion. Mais à partir du moment où a commencé la désertification, les gens se sont engouffrés dans la vallée du Nil. La densité a augmenté, et il a fallu s'organiser pour savoir qui était installé et à quel endroit. La démarcation a amené l'idée de la computation, de l'écriture et du dessin qu'on utilisait pour garder les traces de la propriété⁹⁸ ».*

La maîtrise de l'eau : un enjeu collectif

En fait, les quatre plus anciennes des grandes civilisations – Egypte, Chine, Mésopotamie et Harrapan – ont vu le jour sur le bord des fleuves et dans les plaines enrichies par leurs limons. Elles instaureront du reste souvent et pour longtemps des « sociétés hydrauliques⁹⁹ » – car la maîtrise de l'eau est une affaire collective – contrôlant par le pouvoir l'économie, la répartition des eaux et la liaison avec les dieux et le sacré. Cela est vrai de la civilisation mésopotamienne qui a fleuri – « entre les deux fleuves », expression arabe désignant l'Irak – dans la région qu'enveloppent le Tigre et l'Euphrate. Cette région a vu naître l'agriculture – qui a permis à l'homme de se libérer des lois de son milieu – mais elle a été aussi le berceau de l'irrigation et la patrie des fameux jardins suspendus de Babylone et a englobé, au final, le « Croissant fertile » de la Phénicie, de l'Assyrie et de Babylonie.

⁹⁶ Joseph Ki-Zerbo, « A quand l'Afrique ? Entretiens avec René Holenstein », Editions de l'Aube, Paris, 2004.

⁹⁷ Pierre Gentelle, « Traces d'eau. Un géographe chez les archéologues », Belin, Paris, 2003.

⁹⁸ Réf. 15

⁹⁹ Karl Wittfogel ; « Le despotisme oriental », Editions de Minuit, Paris, 1964.

Il en est de même de la culture Harrapan (du nom d'une des plus anciennes villes de la terre, Harrapa dans le Pendjab, fondée il y a plus de 5000 ans) dont le berceau est l'Indus (le Pakistan actuel, « *don de l'Indus*¹⁰⁰ ») et qui atteint son apogée vers la fin du III^{ème} millénaire avant notre ère. Comme l'égyptienne, la civilisation Harrapan voit le jour dans une plaine aride à travers laquelle court un fleuve majestueux. On a découvert, à ce jour, plus de mille villes harrapan. Installés dans un pays soumis tour à tour aux caprices du fleuve et à de terribles sécheresses, les habitants de ces cités avaient fait preuve d'une ingéniosité peu commune, détournant les courants et conservant le précieux liquide pour les phases les plus chaudes de l'année. La grande ville de Mohenjo Daro, dans le Sind, sur les bords du grand fleuve, possédait, outre un système de drainage des eaux, un bain public aux dimensions imposantes. Ses habitants vénéraient l'eau des puits – qui venait des entrailles de la terre – reflet du Ciel et capteur des forces telluriques. Les inondations de la mousson étaient considérées comme « *don du Ciel*. » Sous les Perses, les techniques d'extraction de l'eau se perfectionnent et les puits à roue deviennent monnaie courante : l'agriculture et l'élevage prospèrent. Au XVII^e siècle, un sultan venu d'Afghanistan, Ali Mardan Khan, dessine les fameux jardins de Shalimar, à Lahore, d'un raffinement inouï et qui témoignent d'un haut niveau de technicité dans la maîtrise de l'eau. Aujourd'hui, le système hydraulique pakistanais irrigue 14 millions d'hectares – « *une irrigation nécessaire et vitale* » aux dires du géographe Franck Auriac qui poursuit : « *L'aménagement hydraulique est une affaire d'Etat... Aux steppes et au désert ont succédé des paysages dont la régularité du maillage est un modèle de référence, dans un espace ordonné par l'eau*¹⁰¹... »

La Chine doit, en grande partie, sa civilisation séculaire aux puissants fleuves que sont le Yangtsé et le fleuve Jaune qui descendent du plateau tibétain. Vers 1200 avant J.C., le *Zhouli* est un manuel chinois d'hydraulique et d'hydrologie.

En fait, les Chinois vénèrent et craignent l'eau : leur pays n'est-il pas une terre de sécheresse et d'inondations ? C'est pour cette raison que l'Empire du Milieu a défié Li Bing, gouverneur, vers 250 avant J.C, de l'actuelle province de Sichuan, un génie de l'hydraulique qui a construit le premier barrage sur la rivière Minjiang, un affluent du Yangtzé. Il inventa un réseau de canaux : ouverts, ils permettaient l'irrigation, fermés, ils contrôlaient les crues. Li Bing plaça trois statues d'hommes dans la rivière pour en surveiller les flots. Si les pieds sont visibles, la sécheresse est là : on ouvre alors les vannes du barrage. Si les épaules sont submergées, l'inondation menace et elles sont fermées. Dès lors, la maîtrise de l'eau ne cessa de progresser et les Chinois installèrent des réseaux sophistiqués de conduites en bambou pour irriguer les champs et alimenter les villes dès 1089 à Hangzhou et en 1096 à Canton. Dans l'ancienne Chine,

¹⁰⁰ Ce qui renvoie au modèle du Nil et de l'Égypte (Roger Brunet (sous la direction de), « *Géographie universelle* », Belin – Reclus, Paris, 1995)

¹⁰¹ Réf 15.

l'organe central du pouvoir était divisé en six ministères, le *Xingbu* avait pour attribution les travaux, la construction et l'eau. Les Chinois ont même construit des horloges hydrauliques reproduisant le mouvement des « *trois luminaires* » – le soleil, la lune et certains astres – qui étaient d'une grande importance pour l'établissement du calendrier et pour la divination astrologique¹⁰², deux attributs exclusifs majeurs du pouvoir impérial. Les Arabes excelleront, par la suite, dans la construction de ce type d'horloges¹⁰³ et le don d'une de ces horloges à l'empereur Charlemagne par le calife Haroun Errachid émerveillera la cour franque vers 800.

En outre, les Chinois sont reconnaissants à l'eau de leur avoir permis de découvrir... le sel ! Ce produit essentiel n'a-t-il pas été découvert, en 6000 avant J.C. dans le lac Yun-cheng¹⁰⁴ et la tradition chinoise ne professe-t-elle pas que l'eau, le sel et le soja suffisent au sage pour se maintenir en vie ?

L'eau et la montagne sont fondamentales pour comprendre la civilisation chinoise, sa culture, ses croyances, sa peinture, sa philosophie, son art de vivre, ses exploits guerriers¹⁰⁵... L'art pictural chinois, par exemple, peint des « *Montagnes Célestes* », ce qui ne serait rien d'autre qu'« *une quête du sacré entre le shan (la montagne) et le shui (l'eau), une méditation sur la condition humaine entre la nature et le divin, entre le poète et le peintre, entre le Ciel et la Terre.* »

C'est ainsi que Lan Ying, à l'époque Ming (1368 – 1644), peignit un album dans lequel chaque feuille montre des ruisseaux s'écoulant tranquillement, peinture métaphorique exprimant la conviction de l'artiste que l'homme vivant en société, doit rester serein et laisser son existence s'écouler à l'image de l'eau qui court dans la rivière.

La culture de l'homme sage, en Chine, est née au fil des ans comme « *une prise de conscience de la dimension spirituelle de la montagne et de l'eau, et de la nature en général.* » Ce sage appliquant le principe du Guandao vise à « *développer une philosophie de la vie semblable à la loi de l'eau qui s'écoule silencieusement, naturellement, sans jamais revenir en arrière*¹⁰⁶. »

Dans la Chine d'aujourd'hui, certaines considérations dénuées de spiritualité s'expriment. Ainsi, un paysan à qui l'on demandait pourquoi le lieu de pèlerinage dans la cour de la famille était non entretenu répondit : « *Nous avons l'habitude de prier pour avoir de la pluie mais maintenant nous avons l'irrigation*¹⁰⁷. »

¹⁰² David S. Landes, « *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne* », Gallimard, Paris, 1987.

¹⁰³ Donald R. Hill, « *Arabic water clocks* », Sources and studies in the history of Arabic-Islamic Science, History of technology series, n° 4, Alep University, Alep (Syria), 1981.

¹⁰⁴ Mark Kurlansky, « *Salt : a world history* », Princeton University Press, Princeton, 2002.

¹⁰⁵ Les hagiographes de Mao Tsé Toung (Le Grand Timonier, encore une référence à l'eau) font ressortir que, lors de la Longue Marche, Mao et l'Armée Rouge ont traversé au total 25 fleuves et 200 rivières.

¹⁰⁶ « *Montagnes Célestes, Trésors des musées de Chine* », Edité par la Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2004.

¹⁰⁷ Marie-France Caïs, Marie-José Del Rey et Jean-Pierre Ribaut, « *L'eau et la vie. Enjeux, perspectives et visions interculturelles* », Editions Charles-Léopold Mayer, Paris, 1999.

Mais, il faut nuancer car l'année de la Chine en France a permis d'apprendre, par exemple, qu'à Chongwu (Fujian) toutes les écoles organisent une réunion hebdomadaire au bord de la Mer de Chine – considérée comme un lien fort et constitutif du peuple chinois- pour rendre hommage à la Nature et pour en inscrire le respect dans l'inconscient des jeunes. De même, au Yunnan, les sorciers hani se réunissent aujourd'hui encore, pour répartir l'eau équitablement entre les rizières. Autre exemple : l'opposition au barrage des Trois Gorges trouve une de ses racines les plus fortes dans le fait que les eaux du gigantesque ouvrage vont submerger les cimetières et empêcher ainsi la célébration du culte rendu aux ancêtres.

On peut appliquer à cette situation ce que Jacques Berque disait du percement du canal de Suez : «*La technique est loin d'être ontologiquement neutre. On sait aujourd'hui que, contrairement à ce que présumaient les positivistes, loin d'éliminer le questionnement métaphysique, elle le provoque et le façonne*¹⁰⁸. »

Des usages de la culture de l'eau

La culture de l'eau a eu des manifestations fort diverses qui ont évolué au cours des âges en prenant de multiples expressions. Elle a permis de diffuser des techniques, des comportements, des goûts de raffinement, de donner au pouvoir central l'occasion de se manifester...

L'historien Georges Vigarello a montré comment « *le regard sur l'eau* » se modifie en France autour du XV^e siècle, en particulier sous l'effet des grandes épidémies ; alors naît le concept de « *l'eau hostile* » qui va jusqu'à rejeter « *le lavage des corps* » à l'eau et le remplacer par un simple « *essuyage* » utilisant peu de liquide voire pas du tout. Persiste le seul lavage des mains au lever et avant les repas, « *rite de purification* » qui rappelle le caractère sacré du repas. Vigarello montre les nouveaux rôles dévolus à l'eau par la société. Evoquant la construction du château de Versailles, il parle de « *théâtralisation des jeux aquatiques* » à la gloire du Roi Soleil : « *L'appartement de bains et la baignoire de marbre que Louis XIV a installés à Versailles dans un geste ostentatoire... laisse place... au logement du comte de Toulouse... Après divers avatars, la baignoire devient... bassin de jardin. L'objet s'intègre à un autre circuit de l'eau, élaboré seulement pour l'œil... L'eau si coûteuse, dont la machinerie rythme l'ordre des parcs, est, au XVII^e siècle, faite d'abord pour les cascades et les jets. Elle doit séduire la vue. Son ballet est signe de profusion et de puissance. Il est signe de maîtrise souveraine sur une matière largement capricieuse*¹⁰⁹. »

¹⁰⁸ Jacques Berque, « *L'intérieur du Maghreb* », Gallimard, Paris, 1978, p. 528.

¹⁰⁹ Réf. 4a

En Inde, l'empire maurya (300 à 400 ans avant J.C.) se développe dans le cours moyen du Gange. Le célèbre texte de l'*Arthaçâstra* (Enseignement du profit), écrit peut être par l'empereur Ashoka, traite notamment des exemptions d'impôt en faveur des équipements hydrauliques : « *Pour des réservoirs et des digues qui viennent d'être construits, on accorde une exemption d'impôts de cinq ans ; pour la restauration de ceux qui étaient en ruine ou abandonnés, une exemption de quatre ans ; pour le nettoyage de ceux comblés par les mauvaises herbes, trois ans... Le propriétaire a le droit de vendre ou d'hypothéquer ces installations. Il peut céder l'eau contre une part du profit des champs, enclos et jardins irrigués grâce à ses canaux et ses bassins... Si quelqu'un abandonne une entreprise collective d'irrigation, ses ouvriers... devront néanmoins finir le travail et il partagera les frais sans partager les avantages...* ». Le texte codifie la vente d'eau, il impose des pénalités à ceux qui laissent sans entretien les ouvrages d'irrigation et il exempte d'impôts les régions qui fournissent beaucoup de main-d'œuvre pour la construction des digues en particulier¹¹⁰.

Le grand historien de l'Islam Claude Cahen, évoquant la question de l'eau à la période classique (jusqu'au XI^e siècle) écrit, soulignant les apports de l'Islam en matière de techniques hydrauliques et d'agriculture irriguée : « *Le problème de l'eau était presque partout aigu, et les terres se distinguaient essentiellement selon qu'elles devaient ou non être irriguées artificiellement, et le pouvaient ou non. Aussi avait-on depuis l'Antiquité développé en Orient divers types de machines élévatoires d'eau, depuis le balancier ou treuil relevant un maigre seau d'eau du fond d'un puits jusqu'aux roues à godets (noria) qui montaient sur la berge l'eau des rivières ou des canaux ; c'est l'Islam qui les répandit en Occident* ». Karl Marx va même jusqu'à dire : « *La canalisation, tel a été le secret de l'épanouissement de l'industrie en Espagne et en Sicile sous la domination arabe*¹¹¹ ». Et de fait, Cahen insiste sur le foisonnement de traités relatifs à l'irrigation – qui suppose « *une administration vigilante* » – que les musulmans écriront à l'usage des pays conquis et qui traitent du tracé, de l'entretien, de l'alimentation... soulignant que « *les Omayyades et les Abbassides y apportèrent les uns et les autres grand soin en Syrie comme en Iraq, parfois au prix des doléances des paysans levés pour les corvées.* » L'éminent historien ajoute : « *Les territoires d'Asie centrale... avaient une réputation spéciale pour la qualité de leur système d'irrigation ; mais on en pourrait dire autant de bien des régions d'Iran, d'Iraq et de Mésopotamie, de Syrie, d'Ifrikiya (Tunisie), des huertas (jardins) andalous. L'Iran et le Maghreb avaient des canaux souterrains préservant l'eau de l'évaporation, et l'Iran peut-être de vrais barrages-réservoirs.* » Parlant du cas particulier de l'Egypte caractérisée par la crue périodique du Nil et le rôle du fameux nilomètre de Fustat¹¹² qui en mesurait chaque année la hauteur « *d'après laquelle l'Administration réglait l'utilisation des bassins riverains, la mise en culture des terrains*

¹¹⁰ Marinette Dambuyant, « *Un Etat à haut commandement économique : l'Inde de Kautilya* », La Pensée, n° 151, Juin 1970.

¹¹¹ Karl Marx, « *Le Capital* », La Pléiade, Gallimard, Paris, 1963.

¹¹² Nom donné par les Arabes au Caire lors de sa fondation.

irrigués, et naturellement les impôts qui en résultaient ». Cahen montre que l'islam a établi « partout de simples mais précises dispositions permettant de répartir équitablement les quotas d'eau entre les ayants droit ». « Naturellement », ajoute-t-il, « l'entretien d'un système d'irrigation suppose l'ordre public, un abandon même local pouvant entraîner des désastres longs à réparer ; en gros, il n'y eut pas de tels désastres... et l'opinion condamnait sévèrement les guerriers qui détérioraient les installations vitales... L'eau, à côté du besoin de sécurité, explique que l'habitat presque partout ait été groupé, sans maisons dispersées près des exploitations¹¹³ ». Jacques Berque, étudiant le Maghreb central entre les XV^e et XX^e siècle, relève que les cadis (juges) saisis des litiges agricoles condamnent les communes incapables de réparer les vannes d'irrigation et écrit : « La construction et l'entretien des ouvrages d'art supposent en effet la régularité fiscale et le maintien de l'ordre. » Cet auteur note qu'en cas de division des parcelles ou d'héritage, il est fréquent que les juges saisis des différents relatifs à ce type d'affaires laissent dans l'indivision les puits, les réservoirs et les citernes pour « faire subsister l'ensemble du verger. »

Ainsi, travaillant sur la Ghouta¹¹⁴ de Damas et ses complexes tours d'eau, Jean Weurlesse relève tout le florilège des tours et des artifices mis en œuvre par la société pour s'emparer du précieux liquide : « L'appropriation de la terre et de l'eau a, de tout temps, suscité les ambitions, les passions et les conflits et sanctionné la domination de telle ou de telle classe sociale. La Huerta comme le Haouz de Marrakech ou la Ghouta de Damas porte ainsi témoignage des « mille cicatrices qu'y ont laissées les passions individuelles... ; chaque inflexion de canal, chaque détour, chaque remords de l'eau qui hésite, fuit, revient presque sur ses pas, représente une volonté personnelle, une ambition réalisée ou un effort déçu. »

Les Arabes eux-mêmes, n'étant pas agriculteurs, apporteront peu sur le plan technique s'agissant de l'irrigation ou de l'agriculture ; mais le pouvoir qu'ils établiront, devenus musulmans, diffusera les techniques d'exhaure de l'eau et de l'irrigation – ainsi que, notamment, les moulins flottants sur les rivières fournissant l'énergie aux presses à sucre ou à huile – et installera, dans les pays conquis, une autorité et une administration « hydrauliques » régies par les principes de la nouvelle foi qui assimileront les savoirs autochtones iraniens, égyptiens, syriens d'où jaillira la civilisation arabo-musulmane de l'eau. Il n'en demeure pas moins que, en ce qui concerne les droits en terre d'islam, tous les actes doivent être guidés par les règles de la chariâ, qui sont des commandements d'origine divine interprétés par les hommes.

Fernand Braudel montre que cet état de choses a perduré quand il écrit, soulignant le rôle de l'islam « qui entoure la ville « d'oasis », « d'huertas » : « De Damas à Valence, du

¹¹³ Claude Cahen, « L'islam. Des origines au début de l'Empire ottoman », Hachette Littérature, 1997, Paris.

¹¹⁴ Oasis irriguée par le Barada descendant des montagnes de l'Anti-Liban.

Yémen à Elche et Alicante, on peut suivre, derrière la similitude des techniques d'irrigation, le cheminement de deux traditions qui règlent le partage de l'eau, et fondent deux types de société, l'une aristocratique, l'autre plus égalitaire. Ici la propriété de l'eau, distincte de celle de la terre, assure le pouvoir de ceux qui la détiennent, et en vendent l'usage, sur les agriculteurs. Là, au contraire, l'eau est un droit gratuit pour les propriétaires des terres irriguées, qui se regroupent en communautés capables d'assurer l'entretien des barrages et des canaux et d'arbitrer elles-mêmes leurs conflits¹¹⁵... »

C'est ainsi qu'au Maroc Central, de nos jours, l'eau est objet de propriété, à l'égal de la maison ou du bétail. On peut hériter d'un champ mais pas de son eau d'irrigation qui peut être la part d'un autre héritier. Droits sur la terre et droits sur l'eau sont dissociés. On peut louer aussi bien des droits sur l'eau voire emprunter ou prêter l'eau qui revient à une parcelle. Un droit coutumier très complexe – en dépit de la simplicité technique de la question – règle tous les aspects de cette propriété de l'eau¹¹⁶.

Cette situation se retrouve aussi, avec des variantes locales, dans les oasis algériennes ainsi que dans celles du Jérid tunisien (Tozeur, Nefta, Degache...) : vers 1890 note l'abbé Bauron après une longue étude de l'oasis de Tozeur, « *des troncs de palmiers, couchés en travers des canaux, ne laissent passer l'eau que suivant les encoches taillées dans leur épaisseur et opèrent automatiquement la répartition de l'eau d'irrigation. Un gardien est chargé d'ouvrir ces encoches ou de les fermer avec de la terre glaise suivant qu'il faut remplir les séguis ou suspendre l'écoulement* ». Aujourd'hui, des motopompes sont à l'œuvre mais les parcelles sont souvent abandonnées d'autant que l'eau de l'oasis est fort convoitée par d'autres utilisateurs : les hôtels, les industriels. Pourtant, dans l'oasis, le chant du poète résonne encore et appelle à la distribution équitable de l'eau :

*« ...Il y a une chose que tu ne dois
jamais voler, même en rêve,
ni pour sauver un homme,
c'est l'eau, l'eau sacrée de mes sources,
l'eau que les Sages de la djemma¹¹⁷
distribuent à chacun suivant le nombre
de ses palmiers et de ses bêtes¹¹⁸. »*

Quoiqu'il en soit, la rareté de l'eau au Maghreb et au Moyen Orient est un fait incontournable. Le mot d'ordre de la révolution nassérienne de 1952 « *Donner de l'eau potable propre à tout le peuple* » est hélas loin d'être une réalité que ce soit en Egypte ou ailleurs dans la région.

¹¹⁵ Fernand Braudel, « *La Méditerranée. L'espace et l'histoire* », Champs Flammarion, Paris, 1985.

¹¹⁶ « *La conquête de l'eau* », Clifford G. Geertz, Dossier pour un débat n° 44, Fondation pour le progrès de l'homme, Paris, 1995.

¹¹⁷ Assemblée traditionnelle de la communauté

¹¹⁸ « *Paroles de Touaregs* », Textes présentés par Maguy Vautier, Albin Michel, Paris, date non indiquée, p.18-19

Or, dans le passé, ces sociétés, pour gérer la ressource, ont mis en oeuvre une extraordinaire et riche palette de techniques hydrauliques ainsi qu'une « *éblouissante virtuosité sociale* » (Jean-Jacques Perennès). Sans que cela soit de manière égalitaire car souvent l'eau est « *l'amie du riche* » dit l'adage local et, pour se protéger, le fellah était contraint de se mettre sous la protection du marabout et de sa zaouia. « *L'eau, dans ces régions* », écrit Bedoucha Albergoni, « *raconte l'histoire de la société.* » Mais, conclut Jean-Jacques Perennès, « *cet ordre-là est révolu, pulvérisé sous les coups conjugués des mutations coloniales et postcoloniales. Partout au Maghreb prévaut une utilisation minière de l'eau. C'est désormais à l'Etat de fixer les règles et un prix qui hâtent la prise de conscience que l'eau est un bien rare, précieux et menacé*¹¹⁹. »

¹¹⁹ Jean-Jacques Perennès, « *L'eau et les hommes au Maghreb. Contribution à une politique de l'eau en Méditerranée* », Karthala, Paris, 1993

Conclusion

Substance fondamentale et simple, l'eau est l'un des quatre éléments constitutifs de l'Univers pour les Grecs anciens, conception du reste très répandue durant toute la période préscientifique. L'eau est l'image du temps qui s'écoule. La Chine a mis au point d'impressionnantes horloges hydrauliques. Elle représente aussi le Chaos des origines et annonce la résurrection et le renouveau spirituel.

Cet élément est caractérisé par une symbolique ambivalente : il est associé à la vie, et à la mort (pluie bienfaisante, sécheresse, inondations). Il est le Styx que sillonne la lugubre barque de Charon pour les Grecs et le Khawthar délicieux du Paradis des Musulmans... L'eau héberge les dieux, les naïades et les elfes mais c'est aussi « *l'aveugle océan* » qui engloutit les marins « *dans les nuits noires* » pour Victor Hugo.

Dans beaucoup de cosmogonies (Sumer, Egypte et Grèce antiques), la Terre est entourée d'eau, elle flotte sur l'élément liquide ou y est plongée comme dans une substance première et primordiale. Dans la cosmogonie chinoise, l'eau engage la dimension spirituelle de l'être et débouche sur le mystère de l'univers en le transfigurant comme l'illustre le geste de Qu Yuan, « *le premier poète connu* » de l'Empire du Milieu, qui se jette dans la rivière Milo pour renouer l'alliance du Ciel et de la Terre. Mais, sans eau, la Terre est stérile dit le Shatapatha Brahmana indien.

L'eau a été à l'origine de la fondation de multiples civilisations qui l'ont, dans leur grande majorité, investie d'une symbolique forte.

Pour le grand historien de l'Afrique Joseph Ki-Zerbo, elle serait même à l'origine de l'écriture, de l'arithmétique et de la géométrie – voire de la computation car l'inondation du Nil effaçant les repères, il fallait, lorsque le fleuve rentrait dans son lit, retrouver les parcelles, s'orienter sur ses berges et prévoir ses caprices. Coïncidence remarquable relevée par les astronomes égyptiens : chaque année, le 19 juillet, jour où apparaissait la première « *eau du renouveau* » – c'est-à-dire le début de la crue du Nil, l'étoile Sôthis (Sirius ou le Chien), incarnation de la déesse Isis, se levait au-dessus de l'horizon en même temps que le soleil. Comment douter alors de la divinité du fleuve ?

Quant aux Chinois, ils vénèrent et craignent l'eau : leur pays n'est-il pas une terre de sécheresse et d'inondations ? Ils iront jusqu'à déifier Li Bing, ce gouverneur de la province de Sichuan, qui a construit, vers 250 avant J.C. le premier barrage sur la rivière Minjiang, affluent du Yangtzé.

Conclusion

Dans pratiquement toutes les cultures, l'eau a été empreinte de spiritualité. Elle a même été sacralisée par l'homme de la Préhistoire comme le montrent les recherches anthropologiques et archéologiques relatives aux cultes rendus aux sources – guérisseuses ou thermales – et aux cours d'eau.

De son côté, le panthéon de la Grèce antique fait une place de choix aux divinités associées à l'eau. Cette révérence et cette sacralité de l'eau sont encore bien présentes dans beaucoup de communautés et se retrouvent dans leurs us et coutumes fondant ainsi une certaine gestion « écologique » de la ressource. On peut citer le cas des Dogons du Mali par exemple.

De plus, l'eau entre en effet dans maints processus initiatiques chez les Hopis du Nouveau Monde comme chez les communautés d'Afrique noire ou d'Océanie.

Quant aux trois grandes religions monothéistes comme bien d'autres cultes, elles considèrent que la pureté de l'eau se transmet à l'homme et le libère de la souillure grâce aux ablutions nécessaires « *pour se présenter devant Allah* » (c'est-à-dire prier) et accomplir les cinq prières obligatoires des Musulmans ou grâce à l'aspersion lors du baptême chrétien ou la purification rituelle de la femme qui vient d'accoucher chez les Juifs. Le message est alors on ne peut plus clair : il est essentiel de préserver cette pureté, d'user de l'eau avec discernement et de la partager équitablement.

L'immense kaléidoscope des divers aspects de l'eau fait de cet élément un lieu géométrique unique, exceptionnel où se rencontrent la religion, la philosophie, la poésie, la musique, la peinture et la science (depuis le fameux bain d'Archimède jusqu'aux étonnantes propriétés de l'eau que met en évidence aujourd'hui la nanotechnologie).

L'examen du Coran permet de mettre en évidence le respect universel de l'eau, respect qui dicte aux hommes la façon de se comporter vis-à-vis de cet élément vital, les règles pour son utilisation et son partage et les principes pour lui conserver sa pureté ; l'ensemble étant à la mesure de l'importance des symboles, des connaissances et de l'imaginaire que cet élément convie.

Tout ceci génère des pratiques et crée une véritable culture de l'eau qui renvoie, aujourd'hui, à une approche multiple et globale de la dimension environnementale, sociale, humaine, éthique, religieuse et économique de la ressource et des écosystèmes.

A l'heure où cette ressource focalise l'intérêt de tous et reflète leurs interrogations sinon leurs inquiétudes quant à notre avenir commun, la gestion et le service de l'eau se doivent d'assimiler cette culture de l'eau pour être efficaces et performantes, en un mot pour satisfaire ce besoin vital d'eau alors que cet élément devient « *un bien rare, précieux et menacé* ».

Annexes

La sécheresse vient à bout des cultures

Sans eau, les civilisations périssent et meurent - car même si les causes peuvent être multifactorielles comme l'a excellemment montré le professeur Jared Diamond de l'Université de Californie (UCLA) lors d'une conférence à Princeton, en octobre 2002- l'eau joue un rôle déterminant dans ces disparitions que ce soit à Angkor, dans la vallée de l'Indus, les îles de Pâques ou chez les Mayas. Jared Diamond a minutieusement étudié les causes de l'extinction de la civilisation des Indiens Anasazis qui habitaient le Colorado, l'Utah, l'Arizona et le Nouveau Mexique, civilisation qui a commencé à se développer dès l'an 600 avec l'introduction du maïs, de la courge et du haricot mexicains. Les Anasazis étaient assez ingénieux pour survivre dans un environnement à la pluviométrie imprévisible et aux sols plutôt pauvres. Ils pratiquaient l'agriculture irriguée et on a retrouvé des canaux de très bonne facture. Ils ont été en mesure de construire, à Chaco Canyon et à Pueblo Benito, des « gratte-ciel » de six étages assez grands pour comprendre jusqu'à six cents chambres. Mais, ils ont saccagé leur environnement par un abattage excessif d'arbres. On peut suivre très précisément les dégâts commis grâce à la datation fournie soit par le radiocarbone soit par l'examen des anneaux des arbres utilisés comme poutres de plafond. Ils ont été contraints d'aller de plus en plus loin pour satisfaire leurs besoins en bois de construction et de chauffe. Puis, sous l'effet des fortes précipitations, les canaux d'irrigation se sont peu à peu transformés en arroyos¹²⁰ de 10 mètres de profondeur rendant impossible l'agriculture irriguée d'autant qu'il n'y avait pas de pompes à l'époque ! Les sécheresses se sont succédées en 1040 puis en 1090 et enfin en 1117. En dépit des prières adressées aux dieux sur la place du village ou dans le secret de la kiva souterraine, les pluies ne furent pas au rendez-vous et la civilisation Anasazis disparut. Jared Diamond écrit pour expliquer cette catastrophe : « *Grâce aux anneaux des arbres, à leur largeur et grâce à la compréhension des impacts environnementaux, nous connaissons la pluviométrie précise pour chaque année et nous en déduisons ainsi la sévérité de la sécheresse.* »

Plus généralement, Mark Maslin¹²¹, du département de géographie d'*University College* de Londres, attribue la disparition de nombreuses civilisations aux changements climatiques (civilisation Hilmand en Afghanistan, culture Hongshan en Chine...).

S'agissant de l'Amérique Centrale au cours de la période médiévale froide, Maslin affirme que la succession des sécheresses a provoqué l'effondrement de la civilisation Maya à l'âge classique. Cet auteur pense que si les Mayas avaient anticipé leur vulnérabilité aux longues périodes de pénurie d'eau et s'ils avaient mis en œuvre « *de nouvelles sources d'eau, de nouveaux moyens pour l'emmagasiner et s'ils avaient établi une liste de priorité pour son usage en période de rareté* », ils auraient probablement survécu.

Il y a là de fortes leçons à méditer au regard de nos comportements actuels vis-à-vis de l'eau.

¹²⁰ Chenal ordinairement à sec, transformé en torrent temporaire après les pluies, dans les pays tropicaux (*Le Petit Larousse Illustré*, 100ème édition, 2005).

¹²¹ Mark Maslin, « *Global warming* », Oxford University Press, Oxford, 2004.

Permanence de la symbolique de l'eau au Cambodge et à Bali

Dans un article retraçant la vie et la mort de la cité hydraulique d'Angkor, Jacques Nepote¹²² met en valeur la « haute signification religieuse de cette cité », « véritable usine à riz » et sa relation avec la cosmologie pré-indienne expliquant que « l'eau descend de la montagne des dieux vers le monde des hommes pour leur permettre de tirer les fruits de la terre avant de rejoindre l'océan cosmique. » Le centre de la cité est, pour cette raison, occupé par « le temple-montagne ». La religion royale, parallèlement à l'efficacité hydraulique, visait une architecture monumentale microcosmique pour assurer des récoltes abondantes mais la déforestation, les problèmes techniques, la démographie... ont amené la ruine et l'abandon de la cité et notre auteur de conclure à « l'usure de la structure symbolico – religieuse et donc politique » d'Angkor.

Cela est peut être vrai pour cette cité hydraulique.

Mais la symbolique religieuse et politique de l'eau, elle, demeure bien vivante au Cambodge.

C'est ainsi que le Financial Times du 31 octobre 2004 a publié une grande photographie montrant l'ex-roi Norodom Sihanouk, en habits traditionnels, versant sur la tête du nouveau roi, son fils Norodom Sihamoni, ex-professeur de danse à Paris, de l'eau bénite à l'occasion de son couronnement.

A l'est du Cambodge, à Bali, les monuments religieux les plus importants se trouvent dans la zone de riziculture irriguée. Le *subak* est une institution millénaire qui tient lieu de « conseil de village », de « conseil de l'eau » et de « société d'irrigation ». En fait, c'est une sorte de village sur l'eau, « village humide » par opposition au « village sec » où habitent les riziculteurs. Le *subak*, village humide, est divisé en quartiers, les *tempeks*, qui sont formés des *tenahs*, unités élémentaires disposant du même volume d'eau. Dans le *subak*, il y a une seule canalisation importante, majeure.

Mais le *subak* est en même temps, une unité religieuse et chaque travail agricole (semis, repiquage, récolte...) se fait avec l'assistance du prêtre (*pemangku*) et au cours d'une célébration particulière. L'irrigation balinaise emploie un système élaboré de temples à chaque bifurcation du réseau de distribution de l'eau. Ainsi, il y a de petites colonnes d'offrande à chaque vanne (*chatu*), des temples à la source pour un ou plusieurs *subaks* (*pura ulun sharik*) et des sanctuaires où peuvent prier plusieurs *subaks* (*pura penyungsungan subak*). Chaque phase du cycle de croissance du riz s'accompagne de rituels. Le calendrier de ces rituels à l'intérieur d'un bassin versant permet d'échelonner la fourniture de l'eau tout au long de la période de croissance.

Le *subak* est, en définitive, une organisation religieuse et socio – agraire.

Le principal effet écologique du *subak* consiste en la stabilisation des demandes en eau au cours de l'année agricole au lieu de les laisser fluctuer dangereusement. Résultat : quand on récolte en haut de la montagne, en bas, on célèbre le jaunissement...

Clifford G. Geertz, « Bali : le *subak*, une organisation sociale et religieuse vouée à la culture irriguée » in « La conquête de l'eau », Dossier pour un débat n° 44, Fondation Charles – Léopold Mayer, Paris, 1995. Il importe enfin de noter que le *subak* n'a rien d'une ferme collective qui enrégimente le paysan à la chinoise. Ce dernier participe aux décisions et chaque propriétaire a une voix quelle que soit la taille de son exploitation^{123,124}.

¹²² « La conquête de l'eau » (sous la direction de Jean-Paul Gandin), Dossier pour un débat n° 44, Fondation pour le progrès de l'homme, Paris, 1995.

¹²³ Jean Chesnaux, « Où en est la discussion sur le mode de production asiatique ? », La Pensée, n° 129, octobre 1966, p. 33-46.

¹²⁴ Clifford G. Geertz, « Bali : le *subak*, une organisation sociale et religieuse vouée à la culture irriguée » in « La conquête de l'eau », Dossier pour un débat n° 44, Fondation Charles – Léopold Mayer, Paris, 1995.

Impression ISI
68, rue des Pyrénées 75020 Paris

Date de parution : Avril 2006
Date de dépôt légal : Avril 2006

Résumé :

La plupart des religions, croyances, philosophies et visions du monde ont valorisé l'eau : baptismale, lustrale, bénite, vitale, purificatrice...

L'eau est un révélateur de bien des préjugés, des présupposés des hommes et de leur organisation sociale... Le concept valorisant l'eau a ainsi traversé les siècles. Ce legs millénaire concernant l'eau continue à dicter à bien de nos contemporains leur attitude voire leur révérence et leur vénération pour cet élément... Prégnance de l'histoire qu'il faut dégager et mettre en lumière dans le monde contemporain pour se comprendre mutuellement et éviter mésententes, incompréhensions et conflits liés à l'eau avec leur triste cortège de victimes, de réfugiés, de souffrances et de tragédies comme l'illustre hélas ! à l'envi l'actualité.

L'eau est l'élément autour duquel se dévide l'écheveau de pratiquement toutes les croyances -de l'Egypte ancienne en passant par les animistes et l'Islam- même quand elles esquivent les questions relatives à la cosmogonie tel le bouddhisme.

On en a étudié rapidement ces divers aspects dans ce travail car si l'eau est l'alpha et l'oméga de la vie, le pont entre « la matérialité et la spiritualité » envisagé par le philosophe Henri Bergson, il n'en demeure pas moins vrai que ses significations religieuses et symboliques sont innombrables, ambiguës parfois mais le plus souvent cohérentes. Il y a là un vaste chantier et un grand champ de réflexion quant aux correspondances, liens et interrelations que jettent entre elles, grâce à l'eau, les diverses croyances et idéologies humaines. Bien des exemples permettront au lecteur de réaliser que, même si on laisse de côté certains aspects métaphysiques, il n'existe pratiquement pas de catégories d'expérience, de formes d'activité ou de champ idéologique où l'eau ou sa magie n'est pas omniprésente.

